

choisir



**Eglises :
le tourment de l'unité**

choisir revue mensuelle

Revue de pères jésuites

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 CAROUGE (Genève)
Administration et abonnements :
tél. 022/827 46 76
administration@choisir.ch
Rédaction :
tél. 022/827 46 75
fax 022/827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., réd. en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de la Lombardie 4
1950 Sion
tél. 027/322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Yvonne Jeannerat

Promotion

Robert Decrey

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS :
FS 55.–
CCP : 12-413-1 « **choisir** »
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–

Prix au numéro : FS 8.–

En vente dans les
librairies Payot

choisir = ISSN 0009-4994

Editorial

2 **Eglises : unité et identité** *par Pierre Emonet*

4 Actuel

Spiritualité

8 **Décors** *par Marc Donzé*

Théologie

9 **Une lecture chrétienne de l'Ancien Testament**
par Joseph Hug

Eglises

13 **L'unité, fête ou agonie ?** *par Raymond Bréchet*

17 **Tensions au Conseil œcuménique des Eglises**
par Patricia Briel

Société

21 **La Croatie sous le sceau du catholicisme** *par Ivica Musa*

Economie

25 **Des revenus pharaoniques, inefficaces et immoraux**
par Etienne Perrot

Philosophie

29 **Michel de Certeau, le «passant considérable»**
par Jean-Louis Schlegel

Cinéma

33 **De l'usage de l'incertitude** *par Guy-Th. Bedouelle*

Lettres

36 **Un conte dit par un idiot : William Faulkner**
par Gérard Joulié

Livres ouverts

40 **Un remarquable instrument de travail**
par Jean-Bernard Livio

45 Livres reçus

ILLUSTRATIONS

Couverture : Pierre Emonet, triple escalier hélicoïdale, couvent de St-Dominique, Saint-Jacques-de-Compostelle.

p. 7 : CIRIC/J.-M. Mazerolle ; p. 11 : A.-C. Blum/Musée archéologique de Damas ; p. 18 : P. Williams/WCC ; p. 26 : Cork ; p. 35 : Filmcoopi ; p. 37 : S. Weiss, Rapho

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Eglises : unité et identité

La marche des Eglises chrétiennes vers l'unité est semée d'embûches. Certes, les chrétiens, toutes confessions confondues, manifestent une profonde aspiration à l'unité. Défiés par l'athéisme, le scepticisme, le matérialisme ambiant et l'attrait croissant pour d'autres spiritualités, ils réaffirment leur foi en Jésus-Christ. C'est elle qui définit les traits essentiels de leur identité plus que les discussions de leurs théologiens, même lorsqu'elles sont relayées par les responsables des Eglises. Ils sont chrétiens parce qu'ils se reconnaissent dans la vie et le message du Christ. Pour le grand nombre, les questions que pose la société contemporaine relèguent à l'arrière-plan les querelles théologiques au nom desquelles leurs pères se sont séparés.

Il y a de la santé dans ce réflexe : un recentrage sur l'essentiel. Face au monde qui meurt de faim, il leur est honteux de se quereller autour du pain eucharistique. Solidaires d'une humanité en recherche de sens, ils ne supportent plus d'occulter la Bonne Nouvelle du Christ à ses destinataires. Reconnaisant leur part de responsabilité face à l'incroyance ambiante, ils éprouvent le besoin de témoigner de leur foi. On ne peut que s'en réjouir.

La reconnaissance mutuelle du baptême a ancré dans les esprits catholiques et protestants le sentiment d'une même appartenance à un unique corps. Polarisé autrefois par leurs Eglises, le regard des chrétiens s'est infléchi vers le Christ. La christologie en sort renforcée au détriment de l'ecclésiologie. Dans les faits, ce glissement entraîne des comportements déconcertants pour ceux qui restent prisonniers d'une vision étroitement confessionnelle. Dans les régions mixtes, une pratique œcuménique se développe en marge des décisions des autorités. L'hospitalité eucharistique réciproque ne pose guère de problèmes aux fidèles, ni, dans certaines circonstances exceptionnelles, les célébrations de l'eucharistie/cène présidées en commun par des pasteurs et des prêtres. Loin de vouloir transformer l'eucharistie en un moyen pour rétablir l'unité, ces personnes entendent manifester une unité déjà acquise, dont l'unique baptême est le signe majeur. Ainsi, un fossé se creuse de plus en plus entre ce que vit le peuple chrétien et l'enseignement des hiérarchies respectives. Parfois ces mêmes responsables donnent leur accord tacite ou participent même discrètement aux célébrations. Désobéissance caractérisée ou intuition d'une réalité plus profonde que celle cernée par les formules dogmatiques et les articles canoniques ? Bien malin qui répondra.

Pour les autorités, il s'agit de préserver l'identité confessionnelle. Le vrai œcuménisme exige que l'on soit au clair sur sa propre identité, sous peine de n'être nulle part. Le concile Vatican II l'a rappelé sans ambiguïté. Que signifie être catholique, protestant ou orthodoxe aujourd'hui ? La frontière qui, autrefois, délimitait clairement les confessions n'est plus aussi franche. Les bouleversements des 50 dernières années l'ont déplacée vers l'intérieur des Eglises : les notions de conservateurs et de progressistes dressent de nouvelles bornes.

Aujourd'hui, ce sont les sensibilités plus que les dogmes qui séparent ou rapprochent. Une certaine manière de vivre l'Évangile, des expériences communes d'engagement social ou de prière, le rejet d'une conception matérialiste de l'existence au nom de la foi en Jésus-Christ, une pratique renouvelée de la symbolique des sacrements ou de la liturgie fondent de nouvelles solidarités. Des catholiques, des protestants, des orthodoxes se découvrent un jour éloignés de certains coreligionnaires et très proches des fidèles d'une autre confession. Dès lors, tout discours identitaire leur semble étranger à la réalité vécue.

Au cours de leur longue histoire, les Eglises ont connu des mouvements de réformes qui ont pris de vitesse les responsables ecclésiastiques. Le souci de sauvegarder une identité, souvent plus culturelle que révélée, ou de maintenir une forme de fonctionnement et de pouvoir rend les autorités méfiantes. Oubliant parfois que l'Esprit est toujours plus grand qu'une institution humaine - même ecclésiale -, elles peinent à reconnaître son action lorsqu'elle échappe à leurs catégories : toute manifestation de l'Esprit qui n'emprunterait pas les canaux homologués par le droit ou la théologie est écartée. L'histoire des ordres et des courants spirituels en offre une éloquente illustration. Au XII^e siècle, le mouvement des pauvres de Dieu a fini par s'imposer malgré la résistance - parfois sanglante - des papes. Même s'il a engendré d'inévitables déviations, le mouvement n'en incarnait pas moins une intuition juste. Des fidèles l'avaient perçu avant même que la hiérarchie ne le reconnaisse, un siècle plus tard. Tant il est vrai que la vie précède toujours le droit.

Karl Rahner rappelle que dans l'Eglise tout esprit a droit de cité aussi longtemps qu'il n'est pas démontré qu'il s'agit d'un esprit mauvais. Ce préjugé favorable accordé à l'action de l'Esprit constitue l'élément dynamique des Eglises, sans lequel elles ne seraient que de vastes administrations sans âme. Lorsqu'elles acceptent de se laisser surprendre par l'Esprit, nos Eglises vivent des moments de grâce et la cause de l'unité progresse. Du côté catholique, le concile Vatican II a ouvert des perspectives pleines d'espérance dont témoignent les textes conciliaires et les dispositions du droit. Malheureusement, leur interprétation, accaparée par une administration plus sensible à la théologie qu'à la vie des communautés, fait les frais d'une certaine étroitesse et d'un manque d'expérience. Quant aux hommes du terrain, les évêques, leur responsabilité collégiale leur interdit de prendre des décisions unilatérales. Gênés par un centralisme pas toujours bien inspiré, ils en oublient que l'Esprit anime l'Eglise universelle en se manifestant d'abord dans les communautés locales. Paul en avait conscience, lorsqu'il exhortait les responsables de la communauté de Thessalonique à ne pas être timides : «N'éteignez pas l'Esprit, ne dépréciez pas les dons de prophétie ; mais vérifiez tout : ce qui est bon retenez-le ; gardez-vous de toute espèce de mal» (1 Th 5,19).

Pierre Emonet

La mer, don de Dieu

Info Trois évêques, un Français, un Espagnol et un Portugais, de diocèses touchés par la catastrophe écologique due au naufrage du *Prestige*, et qui président dans leur pays respectif l'Apostolat de la mer, ont dénoncé la navigation des navires-poubelles. Dans un communiqué commun intitulé, *La mer n'est pas un dépotoir mais un don de Dieu*, ils s'élèvent contre la coalition d'intérêts

maffieux (exploitation de marins de pays du tiers-monde, manque de contrôles des navires, etc.) et l'absence de volonté politique en matière de navigation. Ils demandent aux responsables de l'UE «que les lois en faveur de la dignité et du bien-être des marins, de la sécurité des mers, de la protection des espèces, du contrôle des navires et des techniques de la pêche soient efficacement appliquées».

Héritage religieux de l'UE

Info Les évêques membres de la Commission des évêques de la Communauté européenne (COMECE) ont demandé fin novembre à l'Union européenne de reconnaître la contribution spécifique de la religion dans la définition des valeurs de la future Europe. Pour les évêques, la cohésion sociale dans la nouvelle Europe dépendra de la vision de l'être humain qui sera le fondement de sa constitution. C'est la raison pour laquelle cette constitution doit préciser que l'UE favorise et protège les droits fondamentaux de ses citoyens et qu'en tant que telle,

elle est une communauté de valeurs. Il serait inimaginable de ne pas reconnaître la contribution dynamique de l'héritage religieux européen dans la définition de ces valeurs. Les évêques ont en outre salué, début décembre, l'adhésion prochaine de dix nouveaux Etats membres à l'Union Européenne, décision qui, selon eux, devrait contribuer à la fin de la division Est-Ouest en Europe. La Conférence des Eglises européennes a néanmoins soulevé le risque de nouvelles divisions, de nombreux pays européens restant pour l'instant exclus de l'UE.

Philipp Berrigan

Info Le militant pacifiste Philipp Berrigan est décédé à l'âge de 79 ans d'un cancer, lui qui n'avait eu de cesse de lutter «contre le cancer de la guerre», en particulier celle du Vietnam, en compagnie de son frère aîné, le jésuite Daniel Berrigan. Premier prêtre catholique emprisonné aux Etats-Unis pour motifs politiques, Philipp Berrigan a été arrêté plus d'une centaine de fois à cause de ses activités de protestation et a passé au final douze ans derrière les barreaux. Se défi-

nissant comme «un catholique essayant de devenir chrétien», il a commis plusieurs destructions symboliques de matériel militaire. A ceux qui lui reprochaient de porter atteinte à la propriété, il rétorquait : «Les bombes qui tuent indistinctement des millions de personnes ne sont pas des propriétés.»

Auteur de plusieurs ouvrages pacifistes, dénonçant particulièrement l'arme nucléaire, il s'est également dressé contre la discrimination des Afro-Américains aux Etats-Unis.

Dialogue avec les orthodoxes

Info Le dialogue théologique entre le Vatican et le patriarcat œcuménique de Constantinople va reprendre après deux ans de silence. De retour d'Istanbul, où il a rencontré le patriarche Bartholomée 1^{er}, Walter Kasper, président du Conseil pontifical pour l'unité des

chrétiens, a annoncé une nouvelle rencontre entre les deux parties pour l'automne 2003. Le cardinal Kasper s'est par ailleurs rendu le mois passé à Minsk, en Biélorussie, avec l'espoir de renouer des relations moins tendues avec le patriarcat orthodoxe de Moscou.

Golden priests

Info La chute des marchés financiers a des répercussions directes sur les finances de nombreuses Eglises occidentales. Elle provoque la baisse des revenus des investissements et la prudence des donateurs, ce qui entraîne des coupes dans les pro-

grammes pastoraux et sociaux. Un exemple, aux Etats-Unis, l'Eglise presbytérienne envisage pour 2004 une nouvelle réduction budgétaire de 4 millions de dollars, en raison de la crise de la Bourse qui a entraîné une chute importante de ses revenus.

Remariage des divorcés

Info L'Eglise anglicane d'Angleterre va autoriser le remariage religieux des divorcés. Le dernier obstacle a été levé le 11 novembre passé par le Synode général, après une bataille de onze heures. Les prêtres récalcitrants pourront continuer à refuser de célé-

brer des remariages de divorcés. Cependant, pour que la réforme soit définitivement acquise, il faudra encore révoquer officiellement les *Acts of Convocations*, votés il y a plus de 50 ans, qui interdisent le mariage à l'église de quiconque a un partenaire encore vivant.

Une semaine de la Bible

Info Pour la troisième année consécutive, une semaine de la Bible a été célébrée en France, du 1^{er} au 8 décembre. Le thème était *Comprends-tu ce que tu lis ?* (Ac 8,26). C'est la question que pose, dans les Actes des Apôtres, le diacre Philippe à un fonctionnaire éthiopien de retour de Jérusalem et qu'a repris l'Alliance biblique française. En effet, si la Bible reste un best-seller (633 millions

d'exemplaires diffusés dans le monde en l'an 2000, dont 25 millions d'éditions complètes), elle n'est pas d'un abord facile. A noter que des nouvelles traductions françaises de la Bible sont régulièrement proposées (voir pp. 40 et 41 de ce numéro). Un exemple : la Commission internationale des évêques francophones est en train de mettre en œuvre une traduction complète de la Bible liturgique.

Info Manifestations de catholiques et journées de prière contre une guerre en Irak se succèdent aux Etats-Unis. Pour la Conférence des évêques américains, la situation actuelle ne justifie pas une «guerre préventive» et les critères d'une «guerre juste» ne sont pas réunis. L'Eglise limite ces cas justifiés de recours à la force aux situations où le dommage infligé à une nation par l'agresseur est durable, grave et certain. De son côté, la Conférence jésuite des Etats-Unis a envoyé une lettre au président Bush

Catholiques et guerre en Irak

pour lui demander de prendre en considération les principes de la tradition morale catholique, notamment : «que la réponse soit proportionnelle à l'attaque afin qu'il soit clair que nous recherchons la justice et non pas la vengeance ; qu'une réponse militaire générale soit évitée ; que notre gouvernement examine de façon radicale les racines de la souffrance et de la colère au Moyen-Orient ; que nous respections et utilisions les structures et les normes du droit international et des droits humains.»

Info La Chine, qui censure l'accès à plus de 500 000 sites d'Internet, s'est dotée d'une cyber-police qui surveille de près utilisateurs et pourvoyeurs de services sur la toile. Dans un document daté du 27 novembre, Amnesty International signale au

Internauts en prison

moins 33 cas de personnes arrêtées et emprisonnées pour usage illicite d'Internet. Ce sont principalement des dissidents politiques, des écrivains et des membres d'organisations non officielles, comme le mouvement spirituel du Fa Lung Gong.

Info La Coalition pour l'arrêt de l'utilisation des enfants soldats (CAUES), une organisation créée en 1998 par six ONG, dont le Jesuits Refugees Service, mène une campagne pour sensibiliser l'opinion publique au sort des quelques 300 000 enfants soldats qui combattent actuellement. Dans un rapport publié le 7 novembre, la CAUES a dressé la liste des gouvernements et des groupes armés qui recrutent des mineurs

Enfants soldats

pour faire la guerre : 72 pays en guerre utilisent des enfants soldats et 25 autres pays en ont recrutés dans le passé et devraient donc faire l'objet de contrôles.

Le Secrétaire général de l'ONU a publié lui aussi un rapport sur la question, mais qui comporte une liste plus réduite. Certains pays, comme le Myanmar ou la Colombie, n'y sont pas mentionnés, alors qu'ils connaissent de graves problèmes en la matière.

Jésuites et sida

Info La pandémie du sida est peut-être pour l'Afrique la menace la plus dangereuse depuis la traite des esclaves et la colonisation. Près de 70 % de toutes les nouvelles infections du VIH surviennent en Afrique, au sud du Sahara. Sur 40 millions de personnes infectées dans le monde, environ 27 millions sont africaines et mourront dans moins de cinq ans.

Bien que le nombre de personnes infectées par le VIH soit atterrant, la honte et la flétrissure associées au sida en poussent beaucoup à nier son impact sur leur vie et à ignorer l'impératif de modifier leur conduite, ce qui sape les efforts pour empêcher son extension. La méconnaissance de la maladie est largement répandue parmi les jeunes qui sont exposés au plus grand risque. La moitié des jeunes filles ne savent pas qu'une personne qui semble en bonne santé peut être contaminée. Au Mozambique, par exemple, près de trois filles sur quatre entre 15 et 19 ans ignorent comment se protéger.

Faire face au sida force chacun à un nouveau regard sur le genre humain, les valeurs spirituelles et les relations fondamentales entre hommes et femmes. Les religions ont donc un grand rôle à jouer. Le Conseil pontifical du Vatican pour les soins de santé estime que 25 % de tous les soins portés aux malades du VIH dans le monde sont subventionnés par l'Eglise. En Afrique, selon les observateurs à la Conférence interna-

tionale du sida tenue à Barcelone en juillet 2002, la réponse de l'Eglise a été «tardive mais puissante».

Les jésuites participent aussi à cette lutte. Il y a cinq ans, la Conférence jésuite pour l'Afrique et Madagascar (JESAM) accepta le lancement d'un réseau visant à soutenir les jésuites impliqués autour de la question du sida. Récemment, le JESAM a décidé de renforcer et d'élargir cet effort de coordination en créant le Réseau jésuite africain contre le sida. L'idée est de mesurer ce qui est déjà fait dans chacun des 25 pays africains où se trouvent des jésuites et, sur cette base, de développer des réponses appropriées au sida.

Michael Czerny s.j.
coordinateur du
Réseau jésuite africain contre le sida,
ancien secrétaire pour la Justice sociale
à la curie jésuite de Rome



Burkina Faso, projet de prévention contre le sida du diocèse de Kaya.

Décors

«**T**héâtre du genre humain.» Cette expression parle du monde dans lequel nous vivons. Elle vient du Concile Vatican II (*Gaudium et Spes* n° 2). Qui dit théâtre, dit décors. Nul ne peut vivre sans décors. Je pense, non sans malice, au plafond peint de l'église St-Ignace à Rome. Il est plat, mais le génie de la perspective fait croire à une grande coupole. Puis, juste à côté, une petite rue au nom sérieux, la via del Burò, présente ses façades comme une coulisse de théâtre. *Comedia* jusque dans les murs.

Incontournable donc, la mise en espace consciente ou inconsciente de la vie, que chacun réalise à sa manière. Elle porte signification, elle n'est pas sans influence. On n'y prête guère attention en général. Mais peut-être vaut-il la peine d'y réfléchir, même d'un point de vue spirituel.

Voici cet homme (ou cette femme) au bureau toujours lisse, dépourvu d'objets et de papiers. Est-il maniaque de l'ordre ? A-t-il quelque chose à cacher ? Joue-t-il au sphinx indéchiffrable ? Est-ce sa manière de marquer son respect face au visiteur ? Et quand le visiteur serait... Dieu ? Et cet(te) autre, encombré d'objets, voire de «kitscheries», jusque dans les ultimes recoins de son appartement. A-t-il besoin d'un matelas de sécurité, d'une atmosphère cosy ? Veut-il vivre dans un certain esprit d'enfance ? A-t-il peur du vide ou, au contraire, aime-t-il la prodigalité ? Se ferme-t-il en ses possessions ou a-t-il le cœur sur la main quand il reçoit ? Et si le visiteur était Dieu, aurait-il forme d'ange ? Et cet(te) autre encore, qui se moque bien de tous les décors. Détaché ? Peut-être.

Il reste que le lieu de vie imprime sa marque. L'homme n'est pas le même s'il réside dans un palace ou dans un baraquement, dans un quartier bourgeois ou dans une zone de banlieue. Finalement, ne choisit-il pas quand même, dans la mesure du possible, le style de sa résidence ? Il est des évêques dans des palais ; et d'autres dans des masures. L'interaction est profonde entre le décor et la personne. Autant faire l'effort d'en prendre conscience pour soi-même.

La relation avec Dieu se vit aussi dans un décor. Pourquoi ne pas y prêter attention, comme si c'était indifférent ? Certes, Dieu se trouve partout et en tout temps et je peux marcher constamment en sa présence. Il reste que les lieux et les temps sont d'intensités variables. Quand je veux donc que la relation avec Dieu se déroule dans la plus grande intimité, je choisis mon environnement. Sera-ce un jardin zen, pour que l'esprit s'abîme dans son admirable simplicité ? Sera-ce un chromo du Sacré-Cœur, pour donner place à des moments sentimentaux ? Ou encore une icône, l'ombre d'une colonne dans une église, un hall de gare, une montagne ?

Dis-moi où tu pries de façon privilégiée... et je te dirai ta relation avec Dieu ! Même le Christ n'a pas échappé à cette géographie de la relation avec le Père. Le désert... les lieux solitaires au petit matin... la margelle d'un puits. Lieux choisis ; lieux visités en pleine conscience.

Une remarque pour finir : peut-être n'est-il pas indifférent d'avoir un coin à prière dans son décor quotidien.

Marc Donzé

Une lecture chrétienne de l'Ancien Testament

par Joseph HUG

*Un lecteur de **choisir** nous écrivait l'été passé pour dire sa peine à harmoniser la lecture de l'Ancien Testament avec l'éducation catholique qu'il avait reçue. «La lecture de l'A. T. m'a laissé un goût amer ; quelques beaux textes, pour la plupart tardifs, ne suffisent pas à effacer la pénible impression que procurent les cinq livres du Pentateuque et le livre de Josué. L'alternance d'épisodes "historiques" invraisemblables et de récits affichant la plus sinistre des morales devient vite insupportable. On me dit qu'il s'agit de légendes. Oui, certes, mais alors faut-il vraiment que l'Eglise les conserve toutes, les qualifiant d'inspirées ? Pourquoi nous faire croire que le Yahvé de l'Exode a quoi que ce soit en commun avec le Dieu de Jésus ? Pourquoi au catéchisme lisait-on, sans les condamner, le récit du déluge, celui des plaies d'Egypte et tant d'autres ? (...)» Réponse d'un exégète.*

Le refus de l'Ancien Testament ou du premier Testament, comme on préfère le désigner aujourd'hui, s'appuie sur deux positions de principe. La première voit dans l'A. T. quelque chose d'archaïque, de contraire à la raison et aux droits humains ; la modernité ne saurait que le rejeter. L'allergie exprimée par notre lecteur s'apparente à cette position qui veut rechercher dans les textes des témoignages du progrès moral que l'humanité a fait au cours des siècles. Pour lui, les récits des livres de Moïse et de Josué témoignent au mieux d'un stade «primitif», élémentaire de la moralité humaine et il ne voit ni l'intérêt de les lire ni de les conserver dans la mémoire chrétienne.

La seconde position de rejet de l'A. T. considère le premier Testament comme le livre du peuple juif, et à ce titre comme inutile, voire nuisible pour le chrétien qui ne se reconnaît plus en Israël. Il va sans dire que cette position - très ancienne dans l'Eglise, puisqu'elle remonte au milieu du

II^e siècle avec l'influent Marcion¹ - s'appuie sur le rejet actif de la composante juive au sein du christianisme et témoigne de la déchirure entre judéo-christianisme et pagano-christianisme des premiers siècles. Son expression moderne - il est vrai pacifique - revient à réduire la Bible chrétienne au Nouveau Testament et à considérer le premier Testament comme la Bible juive.

Enracinement historique

Nous reviendrons sur ces deux positions pour indiquer leur faiblesse, mais il faut d'abord écarter la lecture fondamentaliste de l'A. T. En effet, la lecture naïve, au premier degré ou littérale - en particulier des livres du Pentateuque (les cinq premiers livres de la Bible) - s'interdit de comprendre le sens des Ecritures, car elle refuse de reconnaître une caractéristique majeure de la tradition biblique, qui est

d'être un texte enraciné dans un temps, une histoire, une terre. Pour échapper à cette lecture réductrice, il faut par conséquent utiliser les instruments de l'historien ou au moins prendre connaissance des résultats que les sciences historiques nous livrent.

Sans entrer dans des recherches sophistiquées, l'exercice - que chacun peut faire - de lire côte à côte plusieurs traductions est instructif, car il brise l'illusion d'un sens unique, immédiat. Cette expérience, même sans connaître les langues originales (l'hébreu et le grec), permet de déceler les aspérités, les obscurités, bref de découvrir qu'un texte vit à travers les phases de sa confection. Ainsi la lecture comparative des traductions modernes permet souvent des découvertes passionnantes.

A titre d'exemple, nous lisons dans le Cantique de Moïse, à la fin du livre du Deutéronome, qui est une sorte de méditation poétique sur l'histoire : «Quand *El Elyon* distribua les nations en héritage, quand il répartit les hommes, il fixa le nombre des peuples suivant le nombre des fils de El. Et alors, la part de Yahvé fut son peuple, Jacob fut sa part attribuée.» Je viens de citer la version grecque du Cantique, elle-même confirmée par une version hébraïque de la communauté de Qumrân, comme le fait la traduction de *La Bible de Jérusalem*, qui nous permet d'accéder en fait à la vision ancienne de la relation entre Yahvé et son peuple Israël.

Dans cette version qui diffère considérablement du texte canonique - reproduit par la *Traduction œcuménique de la Bible* -, le patron des dieux, nommé El Elyon (traduit par le Très-Haut), partage le monde selon le nombre de ses fils et Yahvé reçoit alors en partage le peuple d'Israël (désigné par Jacob). Ici, le lien entre Yahvé et Israël ne s'exprime pas par l'idée d'un choix de Yahvé ; au contraire, c'est le grand dieu El, chef du panthéon cananéen, qui attribue Israël à Yahvé. Cette vision, que les éditeurs de la *Bible hébraïque* ont corrigée en iden-

tifiant El Elyon à Yahvé, est conforme à une théologie de l'époque royale (VIII^e-VII^e siècle av. J.-C.) qui vénère Yahvé avant tout comme le dieu national d'Israël. Dans cette perspective, Yahvé est le dieu d'Israël, Kemosh est celui des Ammonites ; enfin chaque peuple a son dieu tutélaire.²

Cet exemple, parmi beaucoup d'autres, montre comment on peut retrouver à partir des traductions différentes, des états antérieurs du texte et donc découvrir une histoire de la tradition qui contredit la certitude fondamentaliste d'un texte intouchable et figé.

Au cœur, l'exil

Autre remarque importante : la datation des textes et des traditions, à laquelle d'ailleurs notre lecteur fait allusion. Il existe aujourd'hui un large consensus parmi les spécialistes pour dater un grand nombre de textes du temps de l'exil à Babylone, c'est-à-dire au début du VI^e siècle ou à une époque postérieure. Une étude très précise du vocabulaire et souvent de certaines contradictions repérables dans les textes tendent à prouver que les événements des livres de Moïse ont été rapportés cinq à six siècles *après* les circonstances. Les préoccupations sous-jacentes à la rédaction et à l'édition des textes sont celles de l'exil, avec des visions différentes, voire divergentes, entre la vision de ceux qui sont demeurés sur la Terre, celle des exilés qui reviennent ou encore celle des exilés qui n'entendent pas revenir dans leur pays.

Un autre texte du Deutéronome contient des recommandations choquantes : «Lorsque Yahvé ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu vas prendre possession, des nations nombreuses tomberont devant toi : les Hittites, les Girgashites, les Amorrites, les Cananéens, les Perizzites, les Hivvites et les Jébuséens, sept nations plus nombreuses et plus puissantes que toi.

Yahvé ton dieu te les livrera et tu les battras. Tu les dévoueras par anathème. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles...» (Dt 7,1-3).

Ce texte, dans sa forme actuelle, doit être situé à l'époque perse (2^e partie du VI^e siècle), au moment du retour d'une partie des exilés en Judée. Il s'agit d'un commandement idéologique, qui n'a jamais été mis à exécution, à aucune période de l'A. T. Son caractère idéologique et irréaliste peut facilement être décelé.

D'abord, il appelle à l'éradication de tous les autres peuples par l'anathème. Or la phrase suivante interdit l'intermariage avec ces mêmes peuples. Ce commandement serait donc inutile si celui de l'anéantissement avait vraiment été appliqué. D'ailleurs, le texte a été écrit à un moment où le peuple juif n'avait nullement les moyens de mener des campagnes militaires contre d'autres groupes. L'enjeu de ce passage est l'identité d'Israël à une époque où cette identité paraît menacée. En effet, l'intégration dans le grand marché commun que fut l'Empire perse, avec ses échanges culturels et culturels, risquait, au moins aux yeux des auteurs du chapitre 7 du Deutéronome, de mettre en question la spécificité du «vrai Israël». Le texte construit par conséquent une opposition très forte entre Yahvé, le dieu qui s'est choisi Israël, et les dieux des autres «peuples».

D'autre part, les auteurs adoptent une position très défensive qui se traduit - et cela n'a rien d'étonnant - par un langage extrêmement agressif. Ce discours violent reflète donc une communauté en pleine crise qui se sent menacée de tous côtés.⁵ Par conséquent, lorsqu'on a pris conscience du contexte historique d'un écrit, ici de l'importance capitale de l'exil et de ses suites pour Israël, on peut comprendre bon nombre de textes jusque-là insoutenables.

Une certaine analogie existe avec le N. T. De même que les Evangiles ont été rédigés à partir de la foi en la Résurrection de Jésus,



Moïse, fresque de la synagogue de Doura-Europos (Syrie), III^e siècle.

de même les traditions bibliques du Pentateuque - et d'autres livres de l'A. T. - ont été principalement rassemblées à partir du choc de l'exil, pour retrouver l'identité d'Israël à une époque où elle paraît menacée. La lecture des textes à partir de l'histoire est donc indispensable pour en comprendre la portée.

Revenons aux deux positions de fond qui visent à rejeter l'A. T. La première ne garde du premier Testament que ce qui est conforme à la raison et qui fait corps avec le progrès moral de l'humanité. Tout le reste (les rites, cérémonies, circonstances) n'a pas d'importance et ne mérite pas qu'on s'y arrête. Dans cette optique, le Décalogue n'est que le fondement de la justice distributive et des droits humains.

Sans doute faudrait-il au moins le conserver dans la mémoire pour cet enjeu

capital. Mais par cette réduction, on ne mesure plus la véritable portée du texte du Décalogue, car on ignore tout de l'événement qui lui sert de contexte, la libération d'Égypte. Or le fondement éthique des Dix Paroles s'inscrit dans le prologue : «Je suis le SEIGNEUR, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte» (Ex 20,1), véritable socle qui donne aux Dix Paroles de tenir. Celles-ci s'accompagnent de coutumes et de rites qui rappellent l'essentiel, la reconnaissance et le respect de l'autre.⁴

Le livre du seul peuple juif ?

La seconde position de rejet me paraît aussi inacceptable. Elle vient de très loin, accompagnant une histoire conflictuelle durable, l'antijudaïsme qui a commencé dès l'époque des origines, comme en témoignent les écrits du Nouveau Testament.

Rappelons brièvement les raisons qui nous font refuser cette position. Historiquement et théologiquement, on ne peut accepter de limiter l'A. T. au peuple juif. Nous maintenons le lien indéfectible qui rattache la foi chrétienne à Israël. Avec Paul, nous reconnaissons : « ...les Israélites, à qui appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses et les pères, eux enfin de qui, selon la chair, est issu le Christ qui est au-dessus de tout, Dieu béni éternellement» (Rm 9,4-5). C'est pourquoi, nous refusons avec la plus grande fermeté de réduire la Bible chrétienne au Nouveau Testament, comme si le Dieu qui s'est révélé au peuple de la promesse n'était pas également le nôtre.

Il faut être intransigeant là-dessus et aimer le peuple de l'alliance avec le même amour que Paul, s'il était possible, même si cela ne signifie en aucun cas confondre cet attachement avec un appui à des positions politiques fondamentalistes qu'on trouve représentées actuellement dans l'Etat moderne d'Israël.

En conclusion, j'aimerais plaider pour une lecture christologique du premier Testament. Non pas tant au sens où le Christ «accompli» l'A. T., ni même au sens plus matériel où le Nouveau Testament ne s'éclaire que par les innombrables citations, allusions et réminiscences de l'Ancien qui émaillent les textes des quatre Évangiles, des lettres et de l'Apocalypse.⁵ Mais par une lecture christologique, j'entends celle anticipée audacieusement par Luc dans l'épisode d'Emmaüs, où le Ressuscité fait lui-même, pour deux disciples, puis pour les Apôtres, la relecture de Moïse, des Prophètes et de toutes les Écritures (Lc 24,27 et 44 ss.).

La croix a montré que Jésus est allé jusqu'au bout. La lecture christologique du premier Testament remonte beaucoup plus haut et reprend tous les souvenirs du peuple de Jésus et des Apôtres, et qui est aussi le nôtre, car un voile demeure sur l'Ancien Testament pour ceux qui le lisent hors du Christ (2 Co 3,14).

J. H.

¹ Cf. **Attila Jakab**, *Dieu des Juifs ou Dieu du Christ*, in **choisir** n° 491, pp.12-13.

² **Thomas Römer**, *Enjeux exégétiques et théologiques de l'élection*, in «Etudes théologiques et religieuses» 72, 1997/2, pp. 210 ss.

³ *Idem*, p. 215.

⁴ Connaître les usages et les coutumes véhiculées par les textes de l'A. T. ne signifie pas qu'on les suive aveuglément ou sans discernement. Cf. l'excellent petit livre de **Andrian Schenker**, *La loi de l'Ancien Testament, visage de l'humain, un chemin de bonheur et un miroir de l'humain. Une clé de lecture pour les lois bibliques*, Lumen Vitae, Bruxelles 1997, 62 p.

⁵ Plusieurs expressions de la prière des disciples de Jésus, le *Notre Père* (Mt 6,9-13 et Lc 11,2-4), ne se comprennent qu'à partir de l'A. T.

L'unité, fête ou agonie ?

par Raymond BRÉCHET s.j.

En avril 2001, les Eglises chrétiennes d'Europe signaient à Strasbourg une «charte œcuménique» en vue d'une collaboration croissante entre elles. Objectifs : développer la communion qui a grandi entre elles en vue d'une évangélisation commune et contribuer ainsi à la construction de l'Europe dans le respect des consciences et du droit. L'article suivant se voudrait une modeste contribution en partant précisément de la diversité des structures ecclésiales. Est-elle un obstacle à l'unité visible des Eglises ou plutôt la manifestation de la richesse du Corps du Christ ?¹ Par quelle conversion chacune des communautés chrétiennes, de la plus grande à la plus humble, doit-elle passer ? Peut-on la comparer à une sorte d'agonie ?

L'Eglise du Nouveau Testament est comme une gravure de Rembrandt dont nous possédons plusieurs *états*.² Sur une même plaque de cuivre consacrée à la mort du Christ en croix, l'artiste reprend plusieurs fois la scène. Son burin obscurcit telle partie jusqu'à la faire disparaître ou souligne tel détail, de sorte que le troisième ou quatrième état de la gravure est fort différent du premier. C'est pourtant la même crucifixion, sous un éclairage différent.

L'Eglise du Nouveau Testament a passé de même par plusieurs *états*. L'Eglise de Jérusalem, fidèle à la prière au temple, est différente de l'Eglise charismatique de Corinthe et celle-ci diffère sensiblement de l'Eglise de Rome au V^e siècle. Pourtant, c'est toujours la même Eglise du Christ qui subsiste sous ces différents états, le dernier n'étant pas meilleur que le premier, même s'il est peut-être mieux structuré, ni le premier meilleur que le dernier, même s'il montre davantage la genèse d'une Eglise.

L'Eglise de la nouvelle Alliance en son premier état ne comprend que deux membres : Jésus et Marie. Tout est accompli en Jésus. Rien n'en paraît ou si peu. Pourtant sa présence parmi nous sanctifie déjà le monde entier. Il comble de grâce celle qui le porte. Perdue dans une bourgade de Galilée, l'Eglise de l'Annonciation (Lc 1,26-38) est déjà opérationnelle et féconde.

Des Eglises, une Eglise

Vient ensuite l'Eglise des mystères de l'enfance (Lc 1,5-2,52), qui est l'Eglise des pauvres de Yahvé dont quelques-uns vont accueillir la Bonne Nouvelle. D'abord Joseph, puis de pauvres bergers s'extasiant devant un nouveau-né couché dans une mangeoire, ainsi que des vieillards (Zacharie et Elisabeth, Siméon et Anne) attendent «la consolation d'Israël». Savants, prêtres et autorités restent sur la réserve, avant de devenir les adversaires acharnés du Christ.

Puis naît à Jérusalem, à la Pentecôte, la première Eglise chrétienne, l'Eglise de Jérusalem. Quelques nouveautés distinguent les juifs chrétiens de leurs congénères : la foi en Jésus, mort et ressuscité pour tous les hommes ; l'annonce avec assurance de la Parole accomplie par le Messie de Nazareth ; le baptême en son nom, qui dispose à une vie dans l'Esprit ; la célébration le premier jour de la semaine du repas du Seigneur ; la mise en commun des biens (Ac 2,42-47) selon la règle d'or : «Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux» (Mt 7,12). En outre, l'attente du Christ est si ardente que les fidèles croient qu'ils le verront venir dans sa gloire encore de leur vivant (Mt 16,28 et saint Jean). Enfin, le chrétien observe fidèlement la Loi, selon l'accomplissement apporté par le Christ : le sabbat est au service de l'homme et non le contraire, le serment est superflu, la réconciliation entre frères doit précéder toute offrande au temple.

Ensuite, c'est l'Eglise de Corinthe, une Eglise enthousiaste, c'est-à-dire soulevée par l'Esprit de Dieu : les prophètes la dirigent. Paul, lui-même prophète, ne refuse aucune expression charismatique, mais dans l'ordre, pour l'édification du Corps du Christ (1 Co 12 et 14). Au sommet, l'amour du prochain, source et règle de tous les charismes (1 Co 13). Paul favorise la communion entre les Eglises en organisant des collectes. La résurrection des morts est le dogme fondamental. La nier, c'est détruire la foi chrétienne (1 Co 15,12-13). Corinthe, Eglise chaleureuse et fragile, soutenue dans ses épreuves par «la consolation de l'Esprit».

Enfin, c'est l'état de l'Eglise johannique, Eglise du Christ exalté dont l'élévation vers le Père commence à la croix. Au Golgotha, Marie, Jean, le disciple, et quelques femmes sont «l'Eglise du Vendredi saint». Ils regardent celui que les hommes de tous les temps ont transpercé par leurs péchés,

et reçoivent le sang de la passion et l'eau vive de l'Esprit du cœur du Christ (Jn 19). La rédemption et l'effusion de l'Esprit se répandent désormais dans toute l'humanité par des voies qui nous sont inconnues. Le soir de Pâques, Jésus identifie la mission des Apôtres à la sienne reçue de Celui qui l'a envoyé (Jn 20). C'est l'Eglise visible, fondée sur les Apôtres.

Selon le quatrième Evangile, l'Eglise comprend trois ministères qui reposent sur l'unique fondement du Christ : Marie, le cœur caché de l'Eglise, qui révèle la maternité de Dieu, Pierre, le pasteur universel, et le disciple bien-aimé, la vigie qui décèle la présence du Seigneur dans notre histoire.

L'Eglise johannique est «l'Eglise des siens». Jésus est vraiment l'Envoyé du Père venu dans la chair. Ils adorent Dieu non à Jérusalem, ni sur le mont Garizim, mais en Jésus, le temple indestructible (Jn 1-2). «La venue du Christ commence au soir de Pâques, car il vient, dans l'Esprit, établir en nous sa demeure invisible» (Jn 14,23).

Comment, dans une Eglise prophétique, éviter les divisions et maintenir l'unité sinon en recourant à des évêques ordonnés qui vivront en communion avec la grande Eglise ? L'Eglise johannique accomplira ce pas au cours du II^e siècle. Bientôt toutes les communautés deviendront des Eglises de structure épiscopale, comme à Antioche où rien ne se fait sans l'évêque Polycarpe, garant de l'enseignement des Apôtres.

Charismes et services institués

Watchman Nee, un auteur protestant, confesseur de la foi demeuré vingt ans dans les prisons de Mao, fait une distinction importante pour les Eglises d'aujourd'hui entre les charismes et les services institués dans une Eglise locale, comme à Corinthe.³ Les charismes (1 Co 12) viennent immédiatement de l'Esprit et s'exercent pour la vie et l'édification de l'Eglise.

Ils n'ont pas besoin d'une ordination. Les services institués, au contraire, tels qu'anciens (presbytes, évêques), diacres et diaconesses qui servent à diriger et à organiser la communauté, sont donnés par l'imposition des mains d'anciens ou du responsable de la communauté (l'évêque).

Il y a donc deux types d'Eglises. Des Eglises de type épiscopal (catholicisme, orthodoxie, catholicisme chrétien, anglicanisme, certaines Eglises luthériennes comme en Suède) et d'autres de type presbytérien et congrégationaliste, sans hiérarchie épiscopale, ni sacerdoce sacramentel.

Pour reprendre une parole du pasteur J.L. Leuba, les Eglises issues de la Réforme mettent l'accent sur l'événement, alors que les Eglises épiscopales le mettent sur l'institution. Si chaque Eglise est à la fois événement et institution, l'accent retenu dans leur constitution même fait que les Eglises issues de la Réforme semblent plus ouvertes à la nouveauté, avec le risque de la dispersion et la création de nouvelles divisions, tandis que les Eglises de type épiscopal ont une stabilité plus évidente, surtout lorsque le collège épiscopal est complété par le charisme de Pierre, avec le risque cependant d'un certain immobilisme (voyez l'exception de Vatican II).

Les théologiens disent que «Dieu n'est pas tenu aux sacrements». Il peut communiquer sa grâce par d'autres canaux. A une Eglise ou communauté congrégationaliste, il donne sa grâce soit par le ou les sacrements conservés, soit par voie directe et charismatique, aussi bien pour l'unité de la communauté que pour l'ordination des ministres, l'union des époux devant Dieu, la consolation des malades, etc. A une Eglise de structure épiscopale, il la communique par les sacrements, mais aussi par voie directe de l'Esprit. Un malade ou un prisonnier incapable de se rendre à la messe de sa paroisse, mais qui désire communier, peut le faire par la puissance de l'Esprit Saint. C'est une communion réelle au corps du Christ.

Le cas des Quakers est éloquent. Ils ont aidé à abolir l'esclavage aux Etats-Unis, ils travaillent efficacement pour la paix. Tout se fait par la soumission à la lumière intérieure de l'Esprit et dans la recherche de l'unité et de la paix entre les membres. Ils n'ont pas de ministres particuliers. Le culte est un moment de silence pour s'ouvrir à la lumière divine, les sacrements se conçoivent comme un ressourcement intérieur qui peut se répéter quotidiennement. Qui pourrait dénier la qualité de disciples du Christ aux membres de la Société des amis ?

Hautes exigences

Le Seigneur aime tendrement chacune des Eglises, malgré ses lacunes et les péchés de ses membres. Leurs divisions lui sont une souffrance à laquelle il nous demande de mettre fin en communiant au mystère «que tous soient un».

Le Christ nous a laissé son testament (Jn 17). Le Fils remet entièrement l'évangélisation du monde à ses disciples de tous les temps. Il les prépare par le don de la vie éternelle. La vie divine n'est pas un ensemble de préceptes, mais une connaissance qui s'ouvre sur le secret de Dieu : «Un en trois personnes». Et même une sagesse : «Qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jn 17,3).

La barre est placée haute. La foi, c'est la foi au Dieu unique que nous partageons avec nos frères juifs et musulmans et vers laquelle aspire tout croyant sincère. Les juifs messianiques sont un exemple frappant de la rencontre du Christ avec son peuple : les premiers «convertis» reçurent une lumière intérieure du Christ ressuscité et ensuite le secours de certains chrétiens.

Mais comment atteindre les autres juifs qui n'ont pas encore surmonté leur méfiance envers les chrétiens ? Que dire des musul-

mans qui nous accusent d'idolâtrie et qui estiment sincèrement qu'ils doivent nous imposer la vraie foi ? Les chrétiens devraient devenir chacun «un autre Christ», mais comment le deviendront-ils alors que la foi se délite et que les Eglises se vident ?

Une nouvelle Pentecôte

D'autres croyants viendront les rejoindre, de tous les horizons religieux et non religieux, saisis par le Seigneur comme St Paul à Damas. Ce sera une parousie ou manifestation collective du Christ, comme s'il voulait d'abord agir par ses témoins venus de tous les horizons religieux, avant de se manifester visiblement.

L'action des témoins du Christ s'étendra pendant des siècles avant d'atteindre son sommet. Elle ne peut se faire dans la paix, mais dans un climat de haine, car «ils (les témoins) ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde» (Jn 17,16). Ils ne sont pas laissés à eux-mêmes, mais vraiment protégés par le Père : «Père saint, garde-les en ton Nom que tu m'as donné pour qu'ils soient un comme nous sommes un» (Jn 17,11).

Les missionnaires du Christ ont besoin d'une consécration dans la vérité. Elle leur sera donnée par le Christ lui-même : «Et pour eux, je me consacre moi-même, afin qu'ils soient eux aussi consacrés par la vérité» (Jn 17,19). Rien de théorique dans cette consécration ! Rien d'une sagesse réservée à des initiés ! Simplement la contemplation d'un homme suspendu au gibet de la croix et transpercé. Alors les témoins pourront communier au mystère de l'unité divine et y disposer tous les hommes : «Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et que comme je suis en toi qu'ils soient en nous, eux aussi, afin que le monde croie que tu m'as envoyé» (Jn 17,21).

Le Seigneur fera-t-il passer les Eglises et les communautés en marche vers l'unité

par une agonie ? En langage médical, l'agonie est caractérisée par «un affaiblissement de la circulation et une irrigation cérébrale insuffisante, ce qui provoque la lutte et les angoisses qui précèdent la mort». Les Eglises et des chrétiens exsangues subiront une sorte de paralysie spirituelle, comme si la foi se mourait. Leur retour à la vie sera une véritable sortie de la mort, grâce à une effusion de l'Esprit. Ils reviendront de si loin que la réalité leur apparaîtra tout autrement et, par amour du Christ, ils seront disposés à abandonner des conceptions dépassées. Un seul exemple : la place de la femme sera pleinement reconnue dans l'Eglise, à commencer par l'Eglise catholique.

Dans ce contexte, je suis convaincu que Marie deviendra une référence universelle. Non par son culte, mais par son humilité. Elle ne sera plus un obstacle entre protestants et catholiques, mais le modèle du vrai témoin de la Trinité. Au sein des plus rudes épreuves et persécutions, les chrétiens et tous les hommes de bonne volonté unis au Seigneur trouveront la force de mener à bonne fin la plus vaste campagne d'évangélisation de tous les temps.

R. B.

¹ La Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, qui se déroulera du 18 au 25 janvier, a pour thème cette année : «Ce trésor, nous le portons dans des vases d'argile» (2 Co 4,3-18). Instaurée pour la première fois en 1968, la Semaine de l'unité est le fruit de la collaboration entre le Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens et la Commission foi et constitution du COE (n.d.l.r.).

² Voir **R. Bréchet**, *A l'aube du troisième millénaire*, Ouverture, Le Mont-sur-Lausanne 1999, pp. 41 ss. et 78 ss.

³ *La vie normale de l'Eglise*, Mission prière et réveil, 1987, 250 p.

Tensions au Conseil œcuménique des Eglises

par Patricia BRIEL, journaliste, Genève

Au mois de septembre dernier, le Comité central du Conseil œcuménique des Eglises (COE) a été amené à adopter des réformes importantes en faveur des orthodoxes. Il a notamment décidé d'abandonner la procédure de prise de décision majoritaire au profit d'une méthode plus conciliaire : la recherche du consensus. Il a également convenu de renoncer aux cultes œcuméniques, qui seront remplacés par des prières communes confessionnelles ou interconfessionnelles. Ces modifications ont été demandées par la Commission spéciale sur la participation des orthodoxes au COE. Leur adoption va bouleverser le mode de fonctionnement du COE et pose plusieurs questions quant à l'avenir du mouvement œcuménique.

Instituée en 1998 lors de la Huitième Assemblée du COE à Harare, au Zimbabwe, la Commission spéciale sur la participation des orthodoxes au COE avait été chargée de trouver des solutions destinées à atténuer la tension entre les Eglises orthodoxes et les autres Eglises membres du COE. Elle a présenté ses recommandations dans un rapport remis au Comité central au mois d'août 2002.

Certains membres du Comité central n'ont pas manqué de souligner que l'abandon des cultes œcuméniques constituait à leurs yeux un «grand pas en arrière». L'évêque luthérienne allemande Margot Kässmann, une personnalité influente du Comité central, a même décidé de quitter ses fonctions pour cette raison. D'autres craignent que la méthode de la recherche du consensus ne ralentisse ou ne bloque le processus de prise de décision, ce qui ferait perdre au COE son caractère prophétique. Cependant, les membres de la Commission, composée de façon paritaire d'orthodoxes et

de protestants, sont persuadés que leurs recommandations favoriseront la compréhension mutuelle et donneront une nouvelle dynamique au mouvement œcuménique.

Origine de la crise

Pour saisir les enjeux de la décision du Comité central, il importe de comprendre l'origine de la crise entre les orthodoxes et les protestants. En mai 1998, quelques mois avant le début de la Huitième Assemblée du COE, les Eglises orientales orthodoxes réunies à Thessalonique, en Grèce, avaient publiquement exprimé leur mécontentement au sujet de certaines évolutions survenues au sein du COE, notamment dans les domaines éthique et social.

Elles lui reprochaient d'être dominé par le point de vue occidental et d'accorder trop d'attention à des problèmes de société étrangers à leur vie, tels que l'homosexualité, l'ordination des femmes et le langage

inclusif. Elles déplorait l'absence de progrès dans les discussions théologiques et constataient que la structure du COE les empêchait de se faire entendre.

En effet, leur faible nombre (actuellement 22 Eglises sur 342) ne leur permettait pas de participer de façon adéquate au mouvement œcuménique, dans la mesure où les procédures de prise de décision, de type parlementaire, les plaçaient systématiquement dans une position minoritaire.

En conséquence, les Eglises orthodoxes avaient décidé de boycotter à moitié la Huitième Assemblée du COE. Elles y avaient envoyé des délégations réduites, qui avaient reçu l'ordre de s'abstenir de participer aux cérémonies religieuses ainsi qu'aux votes de l'assemblée. Consciente de cette crise aiguë, celle-ci avait alors créé la Commission spéciale sur la participation des orthodoxes au COE.

Les difficultés mentionnées existaient en réalité depuis quelques années. Mais l'évolution politique des pays de l'Est dans les années 90 les avait considérablement aiguës. Confrontées à l'ouverture soudaine provoquée par la chute du communisme, certaines Eglises orthodoxes des pays de l'Est ont cédé au repli identitaire. D'une part, elles étaient la proie de forces sociales et politiques qui tentaient de les manipuler pour servir des buts nationalistes et xénophobes. D'autre part, elles devaient faire face à la venue de missionnaires catholiques et protestants sur leurs terres.

Ces problèmes posaient la question de la poursuite de la participation des orthodoxes au COE et s'ajoutaient à des difficultés d'ordre essentiellement ecclésiologique et théologique.



Margot Kässmann.

L'Eglise orthodoxe se considère en effet comme l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. De plus, elle se tient pour l'héritière de l'Eglise primitive indivise. Cette conception ecclésiologique engendre une certaine tension et une ambiguïté dans ses relations avec les autres Eglises. Par ailleurs, dans le domaine théologique, l'Eglise orthodoxe se préoccupe surtout des aspects sacramentels, doxologiques et eschatologiques, et beaucoup moins d'engagement politique et social.

La prière commune

La Commission spéciale sur la participation des orthodoxes au COE, composée de 60 membres, s'est réunie à quatre reprises entre 1999 et 2002. Dans son rapport, elle affirme ne pas avoir voulu «jeter aux poubelles de l'histoire 50 ans de vie commune» entre orthodoxes et protestants. Au contraire, elle a souhaité s'en servir «pour élaborer des propositions sur l'avenir du mouvement œcuménique». Voyons ces propositions d'un peu plus près.

Tout d'abord la prière commune. Selon la Commission, les cultes œcuméniques célébrés au sein du COE peuvent prêter à confu-

sion. En effet, ils peuvent suggérer qu'il existe une unité plus grande entre les chrétiens que celle qui prévaut actuellement et que le COE est un organisme ecclésial. Comme l'a expliqué en mai dernier le théologien Peter Bouteneff, de l'Eglise orthodoxe d'Amérique, qui a suivi les travaux de la Commission en tant que consultant, «la prière œcuménique a commencé à devenir une tradition en soi, et une fois que le COE a une tradition œcuménique de prière, une tradition de célébration, il court le risque de se comporter comme une "Eglise œcuménique", ce qui va totalement à l'encontre des sensibilités d'un grand nombre des traditions qui le constituent, notamment des orthodoxes».

Selon la Commission, ces cultes œcuméniques, qui combinent des prières et des rites de différentes traditions, sont également susceptibles d'exprimer, «implicitement ou explicitement, une théologie contraire à celle de certains participants». Une remarque qui s'applique au langage inclusif. Enfin, les orthodoxes considèrent que les cultes œcuméniques recèlent un danger de syncrétisme. Néanmoins, les chrétiens ne peuvent se permettre de ne plus prier ensemble : le mouvement œcuménique n'aurait plus de raison d'être.

Pour toutes ces raisons, la Commission a proposé de rebaptiser le culte œcuménique «prière commune interconfessionnelle», et d'autoriser des «prières communes confessionnelles» lors des rassemblements du COE.

La prière commune confessionnelle est la prière d'une Eglise, qui peut inviter les autres confessions à s'y joindre. Elle a une identité ecclésiale spécifique et elle est menée selon les rites d'une tradition particulière. La prière commune interconfessionnelle, quant à elle, n'est pas le fruit d'une tradition unique. Selon le rapport, «elle peut prendre des formes que les Eglises ont en commun (liturgie de la parole, office quotidien) mais ce n'est pas la liturgie établie d'une confession particu-

lière. Elle n'a pas de statut ecclésial ; elle est généralement préparée par un comité ad hoc.» Ce comité devra veiller à éviter de donner l'impression que cette prière est le culte d'une Eglise. Il devra également faire attention à ne pas inclure d'éléments susceptibles de blesser une tradition ou l'autre.

A cet effet, la Commission préconise de ne pas utiliser le langage inclusif. Tout en affirmant qu'il est impossible de renoncer aux termes de «Père» et de «Fils», elle souligne que ce langage «n'implique jamais l'attribution à Dieu de caractéristiques mâles».

Décisions par consensus

Lorsque le COE a été fondé en 1948, la majorité de ses membres étaient des Eglises d'Europe et d'Amérique du Nord. Tout naturellement, le COE adopta les procédures de prise de décision en vigueur dans ces Eglises et dans les parlements de ces continents. Depuis, le nombre des Eglises membres du COE s'est accru, et ces procédures sont étrangères à bon nombre d'entre elles, notamment aux Eglises orthodoxes.

La procédure parlementaire étant de nature «antagonistique» (on vote pour ou contre), elle ne permet pas l'approfondissement de la discussion et peut mener à l'affrontement. Minoritaires dans les organes directeurs du COE, les Eglises orthodoxes ont ainsi dû accepter des décisions auxquelles elles n'adhéraient pas. Selon la Commission, une méthode de prise de décision fondée sur le consensus devrait résoudre ces difficultés.

De nature plus conciliaire que la méthode parlementaire, elle donnera aux minorités la possibilité de faire entendre leur point de vue et d'influer sur les débats de manière beaucoup plus conséquente. Le consensus ne signifie pas qu'il faille obtenir l'unanimité. Dans certains cas, la minorité pourra donner son assentiment à une pro-

position parce qu'elle aura jugé que la discussion a été équitable et qu'elle reflète l'opinion générale des membres. En cas de désaccord profond, les participants pourront convenir d'ajourner l'examen de la question ou accepter qu'une décision ne puisse être prise. Cependant, le vote majoritaire sera conservé pour certains domaines, notamment les questions financières.¹

Frein à l'œcuménisme

Le COE a-t-il fait trop de concessions aux orthodoxes ? L'adoption des recommandations de la Commission constitue-t-elle un «grand pas en arrière dans le mouvement œcuménique», comme le pense l'évêque Margot Kässmann ? En réalité, le Comité central ne pouvait tout simplement pas refuser d'accepter les recommandations du rapport de la Commission. Le risque était trop grand de voir les Eglises orthodoxes quitter le COE, et de lui ôter ainsi toute raison d'être. Sans les orthodoxes, le COE deviendrait une communauté composée presque exclusivement d'Eglises protestantes.

Les changements proposés sont donc positifs dans la mesure où ils permettent au mouvement œcuménique de poursuivre sa route. Mais l'allure va certainement ralentir. Il est possible que les orthodoxes, rassurés par la prise en compte de leurs revendications, se montrent à l'avenir plus souples sur certaines questions chères aux protestants. Cependant, la méthode du consensus leur permet également de bloquer une situation ou une décision. Or le potentiel conflictuel entre les protestants et les orthodoxes reste intact, tant leurs intérêts et leur vision de l'Eglise divergent.

Toutefois, la méthode du consensus imposant des discussions plus approfondies, l'œcuménisme peut effectivement être renforcé par une meilleure compréhension mutuelle.

Il n'en va pas de même pour les prières communes interconfessionnelles. Aux yeux des membres de la Commission, il s'agit là d'un changement d'ordre purement sémantique. Si cette modification ne représente pas forcément un pas en arrière dans le mouvement œcuménique, elle en marque très clairement les limites et pose la question de la validité de ses objectifs.

L'unité entre les chrétiens n'étant pas réalisée, il serait erroné de laisser entendre qu'elle existe par des cultes œcuméniques. En cela, l'exercice de clarification s'avère utile. Cependant, il exprime aussi les réserves des orthodoxes par rapport au but final de l'œcuménisme, qui figure dans la Constitution du COE, à savoir que ses membres doivent «s'appeler mutuellement à tendre vers l'unité visible en une seule foi et en une seule communauté eucharistique, exprimée dans le culte et dans la vie commune en Christ à travers le témoignage et le service au monde, et à progresser vers cette unité afin que le monde croie».

Il est temps de se demander si la conception ecclésiologique de l'Eglise orthodoxe, qui s'identifie à l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique, est compatible avec ce but, et si elle admet la possibilité d'existence d'autres Eglises. Les orthodoxes ne peuvent plus éviter ces questions, susceptibles de remettre en cause leur participation au mouvement œcuménique. Dans son rapport, la Commission les invite d'ailleurs à se pencher sur ce problème.

Plus fondamentalement, ce qui est en cause, c'est le réalisme des buts du COE. Au vu des récentes évolutions de l'œcuménisme, l'unité visible en une seule foi et une seule communauté eucharistique est-elle encore un objectif envisageable ?

P. B.

¹ Le COE connaît aussi des difficultés financières. Son budget 2003 a dû être réduit de 7,4 millions de francs (n.d.l.r.).

La Croatie sous le sceau du catholicisme

par Ivica MUSA s.j.,* Rome

La Croatie et son Eglise se situent-elles dans un terrain vague entre l'Orient et l'Occident, dans une sorte de no man's land géographique et culturel ? Peuple slave christianisé à partir du VII^e siècle, les Croates se trouvent, géographiquement parlant, en terre des Balkans, alors qu'ils sont de tradition culturelle et religieuse latine. Une situation inconmode, qui les a entraînés au cours des siècles dans bien des conflits et dans une lutte pour l'indépendance, pas toujours justement comprise.

Lorsque je parle des Balkans avec des Occidentaux, je me trouve d'ordinaire confronté à des stéréotypes, fruits d'un mélange d'ignorance et de confusion. Mais, en fait, que sont les Balkans ? Le terme Balkans n'a pas un sens précis. S'il désigne aujourd'hui une aire géographico-politique, il n'a assumé ce sens qu'à la suite de la «question turque», au XIX^e siècle. A l'origine, il s'agissait du nom d'une montagne bulgare, appliqué à la péninsule tout entière. Recouvre-t-il une unité ou pas ? Si oui, selon quels critères ? Quelles sont ses frontières ? Journalistes et experts ont souvent bien du mal à démêler la question, qui apparaît plus compliquée qu'elle ne l'est en réalité.

Trois facteurs fondamentaux déterminent l'héritage culturel, social et psychologique des Balkans : la tradition et la culture gréco-byzantines (Antiquité et Moyen Age), l'orthodoxie et (ou) l'islam, la soumission commune, dès le Moyen Age, à l'Empire ottoman. A la différence d'autres paramètres, comme la langue ou les origines ethniques, qui ne contribuent pas de manière décisive à l'identité de l'ensemble, ces trois facteurs forment une unité indis-

sociable et ne peuvent être pris indépendamment les uns des autres.

Ces traits communs sont le fait de la Grèce, de la Bulgarie, de l'Albanie, du Monténégro, de la Serbie et de la Roumanie. La Bosnie et l'Herzégovine ont été balkanisées relativement tard ; quant à la Croatie, elle ne présente pas ces caractéristiques. L'orthodoxie, représentée par la minorité serbe, pour laquelle elle constitue plutôt un héritage politique qu'une véritable tradition culturelle, n'a pas influencé la culture de la Croatie. Par contre, elle a malheureusement eu plus d'influence sur sa vie politique.

La Croatie n'est donc pas une terre pluri-ethnique ou caractérisée par le plurilinguisme, qui constituerait un pont entre différentes cultures. Pour une grande part, elle se situe en marge du monde latin. Une marginalité qui se traduit souvent par une conscience plus vive de sa propre valeur et de ses possibilités, mais aussi de sa fragilité face aux voisins et à sa sphère d'appartenance.

* Ivica Musa est croate et prépare un doctorat en histoire ecclésiastique à l'Université pontificale grégorienne.

Le développement du christianisme en Croatie et dans la culture croate présente certaines spécificités. Les Croates sont le seul peuple «barbare» parvenu jusqu'aux côtes méditerranéennes qui ait accepté la foi chrétienne sans être latinisé. Premier peuple slave à accepter la foi chrétienne, leur conversion ne s'est pas réalisée sous la contrainte d'un gouvernant, mais au cours d'un long processus, initié au VII^e siècle, où les saints Cyrille et Méthode n'ont pas joué un rôle déterminant.

Croates et catholiques ?

La première phase de la christianisation des Croates a été marquée par l'activité missionnaire des bénédictins, par leur style de vie monastique et par la liturgie paléo-chrétienne. L'emploi de la langue vernaculaire pour la liturgie constituait par ailleurs un cas unique dans le catholicisme latin. On ne se trouve pas en présence d'une Eglise orientale uniate (appelée aussi catholique de rite grec), mais d'une Eglise qui, dès son origine, est de rite latin et célèbre en ancien croate.

Historiquement, il faut distinguer trois types (encore actuels) de catholicisme en Croatie, nettement différents, ce qui exclut toute généralisation lorsqu'on parle de l'Eglise en Croatie. Sur la côte Adriatique et dans les îles prévaut une expression religieuse de type méditerranéen (latin). Elle est caractérisée par la tradition pluriséculaire de communautés locales, pour la plupart urbaines, par une participation importante de la population aux rites et à la liturgie (les offices de la Semaine sainte sont particulièrement beaux et profonds), par le contact direct avec les évêques (les diocèses de la côte, de l'Istrie au Kotor, sont aujourd'hui relativement petits, ils comptent parfois seulement 20 000 fidèles). Ici, la culture est totalement imprégnée par une longue tradition religieuse.

Même les chants d'amour profanes résonnent dans des mélodies chorales. Pour ce qui est de la pastorale, les paroisses sont confiées généralement au clergé diocésain ; les ordres religieux sont présents dans les villes ou dans les sanctuaires.

Le nord de la Croatie est très différent. Ici, l'Eglise s'est adaptée à la structure de la société féodale. Elle est divisée en de très larges unités ecclésiastiques, à l'image des diocèses grands duchés d'Autriche et d'Allemagne. La vie religieuse sociale a pour cadre les paroisses, puisque l'évêque est distant et presque inaccessible. Les paroisses sont généralement confiées à des prêtres diocésains et les congrégations religieuses, dont la présence est plus réduite que sur la côte, ne se trouvent que dans les grands centres urbains.

Le troisième type est celui des frontières si dramatiques de la Croatie, dans l'arrière-pays dalmate et en Bosnie et Herzégovine. Il est caractérisé par un lien très fort et immédiat entre le peuple et les prêtres (les franciscains sont ici historiquement majoritaires), par l'expérience commune du martyr et de la lutte pour la survie et la liberté. Par conséquent, la culture religieuse de ces régions est celle du témoignage, du pragmatisme chrétien et de l'adaptation. Résultat de siècles de persécutions, le sentiment national est étroitement lié au sentiment religieux.

Les catholiques de ce groupe constituent la majorité des immigrants économiques dans les pays occidentaux, en Suisse aussi. A l'étranger, à travers les manifestations les plus visibles de leur pratique religieuse, ils représentent le catholicisme croate en général. Les franciscains dirigent plus de la moitié des paroisses et l'ensemble des importants sanctuaires (entre autres Medjugorje). Dans ces zones frontalières où la vie religieuse est encore très prisée, de nombreuses congrégations recrutent leurs membres. Lors du dernier conflit, un pourcentage élevé de catho-

ques ont quitté ces régions. D'après des estimations récentes, la moitié des catholiques de Bosnie et Herzégovine sont encore loin de chez eux. Ce qui a une importante répercussion sur la vie religieuse des Croates en général.

Tradition européenne

On entend très souvent dire, surtout en Occident, que les Croates sont une nation catholique toute dévouée au pape et à l'Eglise romaine, pour ajouter aussitôt que leur Eglise est infestée de sentiments nationalistes. On l'a même taxée d'«Eglise nationale croate» !

Pendant la longue période de luttes pour sa survie, à l'époque des invasions, du XV^e au XVII^e siècle, puis du combat pour l'unité nationale sous l'empire des Habsbourg, jusqu'à l'entrée dramatique dans le royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes - appelé plus tard Yougoslavie (1918) -, la Croatie s'est trouvée divisée et soumise à différentes instances politiques, qui avaient toutes leur centre hors du pays. Grâce à son sens de la tradition et de l'histoire, l'Eglise jouait alors le rôle de gardienne de la mémoire collective, celle des générations qui avaient lutté, au prix d'énormes pertes humaines, économiques et culturelles, pour quelque chose de plus grand qu'un royaume ou une nation, la défense des frontières de la chrétienté.

Ces valeurs, véritable trésor moral et religieux de ce peuple, ont constitué le fondement de la renaissance nationale du XIX^e siècle, encouragée et guidée non seulement par des membres du bas clergé, mais aussi par des évêques qui, souvent, n'étaient pas d'origine croate. Nombre de ceux qui ont marqué de leur empreinte le profil national étaient des étrangers (Haulik, Strossmayer, Stadler, Mahnic, etc.). Ce qui explique le caractère défensif et culturel du nationalisme (et du catho-

cisme) croate avant la Première Guerre mondiale, une période caractérisée par un très fort sentiment de fraternité avec les peuples slaves du Sud.

Le mouvement *yougoslave* (le mot signifie «slave du Sud») est né en Croatie, avec l'appui décisif de l'Eglise. Fortement orienté au niveau culturel et œcuménique, il fut mal compris par l'Eglise orthodoxe et les politiciens serbes, qui y voyaient une tentative d'«unification catholique» et qui développèrent de leur côté, sous le nom de «yougoslavisme», l'idée d'un élargissement territorial de la Serbie aux dépens des peuples voisins.

Avec la création de la Yougoslavie en 1918, les Croates se sont vus contraints d'accepter une situation contraire à leur tradition millénaire. Eux qui avaient résisté avec succès contre les Turcs faisaient désormais partie d'un Etat profondément marqué par une tradition d'intolérance, de type byzantin et oriental.

En réunissant des nations européennes de tradition culturelle et religieuse latine (Slovènes, Croates, et une importante minorité hongroise et allemande) avec des peuples de culture byzantine et islamique, l'étrange création de la Yougoslavie «balkanisait» à outrance au lieu de rapprocher de l'Europe. La politique officielle du «yougoslavisme», influencée par des cercles anti-catholiques, mettait en péril la tradition européenne de la Croatie et son identité nationale. La politique systématiquement anti-catholique du régime de Belgrade montra à l'évidence que le «rêve yougoslave» était purement et simplement une fraude.

Deux exemples. Depuis les années vingt, le régime favorisa ouvertement la fondation et le développement d'une prétendue «Eglise catholique croate», c'est-à-dire l'Eglise catholique chrétienne (les Vieux catholiques), encourageant les catholiques romains à rejoindre cette Eglise. D'autre part, on faisait pression sur de nombreux fonctionnaires catholiques, policiers, diplomates, etc. pour

qu'ils se convertissent à l'orthodoxie. S'il y eut des conversions (environ deux cent mille sur six millions), nombre d'entre eux revinrent au catholicisme à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Lutte pour l'indépendance

Nombreux sont les Croates qui vécurent la destruction du royaume de Yougoslavie, en 1941, comme la fin d'une mauvaise expérience. Les terribles événements de la Deuxième Guerre mondiale conduisirent à une nouvelle fondation du «yougoslavisme» sur une base sociale et athée, encore plus anti-catholique. Sous le régime de Tito, qui avait des admirateurs jusqu'en Occident, les catholiques croates connurent des massacres et des persécutions de style stalinien. Plus de 500 prêtres et religieux furent tués à la fin de la guerre, et, surtout, dans l'après-guerre (environ le 20 % du clergé croate), et des centaines furent condamnés à la prison.

Dans ces conditions si difficiles, dès 1918, l'Eglise catholique a rejoint le peuple dans sa lutte pour trouver une issue à une situation insupportable. Certaines tentatives échouèrent. Le courant politique qui choisit la voie de la droite finit par se compromettre avec les idéologies importées, nazies et fascistes ; l'idée d'une libération par la révolution communiste eut des effets tout aussi désastreux, avec cette différence que les conditions pour une indépendance de la Croatie étaient à nouveau perdues.

Peu à peu, la hiérarchie ecclésiastique a compris que l'indépendance, malgré tous les sacrifices qu'elle suppose, était la seule condition pour une vie civilisée et pour un minimum de stabilité politique en Croatie. Accusé du «crime» de défendre l'indépendance croate, l'archevêque Alojzije Stepinac affirmait au cours de son procès (1946) : «Je serais un criminel si je n'avais pas pris en compte les efforts de mon peuple pour avoir son propre Etat.» En soutenant la lutte pour

l'indépendance, l'Eglise à essentiellement servi les besoins réels du peuple croate.

Pour de nombreuses raisons, l'idée d'une Croatie indépendante s'est heurtée à l'hostilité des cercles internationaux après la Deuxième Guerre mondiale. Du point de vue politique, elle obligeait à modifier l'intangible division des deux blocs, occidental et oriental ; du point de vue idéologique, elle signait l'échec de l'expérience du régime de Tito, si cher à la gauche européenne ; du point de vue œcuménique, elle risquait de compromettre les relations avec l'orthodoxie ! Toutes ces réserves se sont traduites par une attitude de suspicion envers la question croate et à l'égard du soutien tacite des catholiques à l'idée d'une Croatie indépendante.

Les catholiques croates se souviennent avec une certaine amertume du soutien massif et de la sympathie que rencontraient, dans les années soixante, les luttes de libération de différents peuples ou la théologie de la libération comprise comme le service évangélique des pauvres dans leur lutte pour la justice et pour la liberté, alors que les mêmes «che-guevaristes» dénonçaient cette même «option évangélique» pour la liberté en Croatie, la taxant de nationalisme et de pas en arrière !

Aujourd'hui, le monde démocratique reconnaît le rôle crucial qu'ont joué le pape Jean Paul II et l'Eglise polonaise dans la chute du mur de Berlin et de la dictature communiste. L'Eglise en Croatie n'a rien fait d'autre. Mais le soupçon persiste encore. Lors de sa visite en Croatie, en 1998, le pape Jean Paul II a reconnu le rôle spécifique et correct de l'Eglise catholique en Croatie. En béatifiant le cardinal Stepinac, il honorait par là même tous ceux qui sont morts par fidélité aux principes de l'Eglise et à l'engagement évangélique pour les frères.

I. M.

(traduction : Alessandra Lukinovich)

Des revenus pharaoniques, inefficaces et immoraux

par Etienne PERROT s.j., Genève

Le débat sur la rémunération des cadres supérieurs et des administrateurs est apparu en Suisse suite à l'affaire Swissair, bientôt suivi par celui sur les disparités de revenus entre les hauts responsables et les salariés moyens d'entreprises. Depuis, la question ne cesse de ressurgir (dernier rebondissement avec le scandale de la Rentenanstalt) : qu'est-ce qui justifie de tels écarts de salaire ? Rien, ni sur le plan économique, ni sur le plan moral.

La rémunération de M. Messier pour la seule année 2001 atteignait de deux à sept millions de francs suisses, selon la manière de compter les stock-options qui lui furent attribués au titre de cette année-là. Aux vues du *Rapport annuel* du groupe Vivendi-Universal pour 2001, il gagna l'année suivante 80% de plus en rémunération directe, sans compter 835 000 options d'une valeur potentielle de 20 millions de francs, avant la chute de la Bourse. Le rapport conclut : «La rémunération de M. Messier, options incluses, représente un peu moins de la moitié de la rémunération perçue par les présidents de groupes comparables.»

La comparaison : tout est là ! Effet pervers d'une fausse transparence, la comparaison engendre le désir d'avoir autant, la *mimêsis* d'appropriation dont Aristote disait qu'elle était violence inhumaine, car elle nie la particularité des situations et la singularité des personnes. La *mimêsis* d'appropriation explique tellement bien, qu'elle devient argument souverain, notamment dans la bouche de Kaspar Villiger, ministre des finances de la Confédération, pour faire admettre en septembre 2002 l'augmentation des salaires des dirigeants des anciennes régies publiques (CFF, Swisscom, La Poste, BNS) : il fal-

lait rendre comparable ces rémunérations avec celles du secteur privé.

Ce même argument a servi à M. Bon, PDG de France Télécom, et à M. Peyrelevade, PDG du Crédit Lyonnais, pour doubler leurs rémunérations annuelles à partir de l'an 2000. Il a servi au dernier président de Swissair pour empocher ses indemnités de départ après la faillite de l'entreprise.

Les rémunérations extrêmes s'expliquent, mais ne se justifient pas ; elles s'expliquent par la *mimêsis*, mais ne se justifient ni par l'économie, ni par la morale.

La raison économique en défaut

L'économie ne fournit que trois logiques de rémunération. Aucune d'entre elles ne permet de justifier les rémunérations litigieuses. La plus ancienne relie la rémunération à la formation et à la difficulté du travail. Un poste qui nécessite un long effort de préparation ou un stress permanent appelle une rémunération élevée sous peine de voir fuir les candidats. Ce fut l'argument naguère utilisé par le Parti communiste français (on ne l'attendait pas là) pour justifier les gros revenus des cadres dirigeants. Il fallait «reproduire la force de

travail», disait-il, et pour cela récompenser les formations et les travaux les plus difficiles.¹ Argument spécieux puisqu'il s'applique à n'importe quel éventail de revenu. Plus immédiatement, l'argument devient grotesque devant la brutale et très forte augmentation constatée ces dernières années.

Le deuxième argument économique relie la rémunération à l'apport de chacun au résultat de l'ensemble. Les économistes parlent alors de «productivité marginale». A la lumière de la déconfiture de Swissair, Vivendi-Universal, France Télécom, Alcatel, Enron, Woldcom, Tyco et bien d'autres, l'argument a de quoi faire rire : c'est précisément au moment où ils prenaient les mauvaises décisions

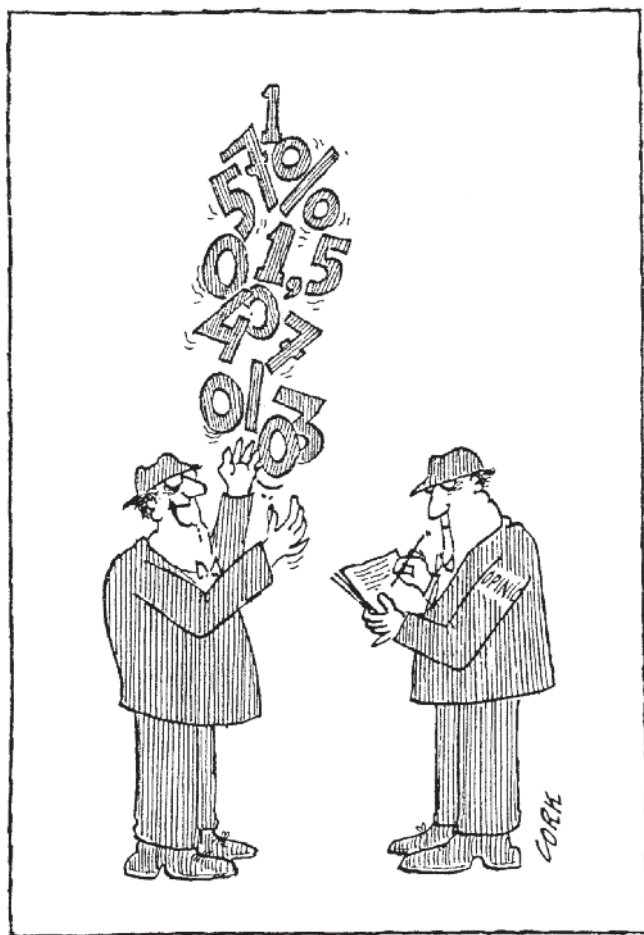
que les dirigeants de ces entreprises faisaient augmenter leurs rémunérations.

Foin de ces résultats qui dépendent en fait de multiples circonstances dont les décisions des managers ne sont qu'un élément parmi d'autres, l'argument de la productivité marginale ne tient pas. Il est lié à des hypothèses économiques spécifiques, où les conditions de la production et du commerce sont supposées rester inchangées. En pratique, l'apport de chacun au résultat d'ensemble dépend non seulement de l'organisation des moyens de production accumulés par le passé, de la formation des agents et des collaborateurs, de leur culture, y compris spirituelle qui peut ou non donner sens

à leur travail, mais encore de l'environnement économique-politique et d'une bonne dose de chance. Bref, le résultat constaté ne dépend que marginalement du mérite individuel.

«Dans ces circonstances, le taux de croissance rapide de la rémunération des PDG n'est pas vraiment autre chose qu'une sorte de vol, un détournement d'argent d'une caisse qui appartient aux actionnaires patients et aux employés créatifs et zélés. L'échec des investisseurs institutionnels (sociétés d'assurance, fonds de pensions, trésoriers de grandes entreprises bancaires) à réaliser cela et à le combattre de toutes leurs forces les rend complices du crime», en conclut Stephan Richter.²

Le troisième et dernier argument économique fait appel aux vertus du marché. Il fut bien résumé par Hermann Weyeneth (UDC) dans la discussion de septembre dernier sur la rémunération des dirigeants des anciennes régies : «Je préfère des chefs chers et compétents que des incompetents à moitié prix.» La théorie



prétend en effet que la sélection par le marché ajuste les prix à la qualité. La qualité des bons dirigeants se payerait donc plus cher. Malheureusement cet argument est aussi fallacieux que les deux précédents, car il n'y a pas de marché des dirigeants de haut niveau ; il n'y a qu'un réseau structuré par le cercle restreint d'administrateurs de grandes entreprises, où les rémunérations sont conventionnelles, simples reflets d'un arbitraire collectif. Imaginons que ces messieurs décident de multiplier par deux leurs rémunérations, le faux argument du marché jouerait de la même façon, puisque ces rémunérations doublées reflèteraient tout aussi bien le «prix du marché».

L'arbitraire des rémunérations n'entraîne pas celui du choix des managers. Les «chasseurs de têtes», qui sont payés pour trouver le dirigeant idoine, connaissent bien les qualités requises : capacité d'abstraction pour «problématiser» les situations, passer d'une problématique à une autre et s'adapter aux contextes changeants ; aptitude à la délégation de pouvoir pour se concentrer sur les problèmes les plus généraux ; sens du symbole pour transmettre ses convictions à des partenaires d'autres cultures ; et surtout appartenance à un réseau qui prolonge, par une carrière savamment conduite, celui de la grande école ou de l'université.

«La cupidité des dirigeants des anciennes régions», comme fustigeait récemment le libéral vaudois Serge Beck, ne fait pas partie des qualités requises ; à tel point que la pratique la plus courante en matière de recrutement des managers consiste à embaucher avant que ne vienne en discussion la question de la rémunération. Et lorsque finalement elle est abordée, elle se résout facilement par la *mimêsis*, où chacun cherche la reconnaissance sociale dans la comparaison des revenus monétaires touchés par les autres. Le cinéaste John Ford exigeait 10000 dollars de mieux que la star la mieux payée «pour conserver l'auto-

rité». La rémunération des majors relève davantage de ce mécanisme socioculturel que de la logique économique.

Injustifiables moralement

A défaut d'arguments économiques sérieux, cette *mimêsis* d'appropriation peut-elle se justifier par des considérations morales ? Pas davantage. Aucune des morales économiques actuellement disponibles ne résiste aux rémunérations extrêmes, ni la philosophie morale du socio-démocrate John Rawls, ni celle du libéral Friedrich von Hayek, ni celle de Murray Rothbard et des libertariens.

John Rawls justifie les écarts de revenu dès qu'ils profitent peu ou prou aux plus démunis. Argument conservateur, comme l'avaient bien compris, cinquante ans avant la théorie de Rawls, les riches maharadjahs de l'Inde post-coloniale. Leurs grosses dépenses, expliquaient-ils, entretenaient des milliers de serviteurs et d'artisans ; il ne fallait donc pas y toucher ! L'argument est connu depuis le XVIII^e siècle ; il est repris à frais nouveaux depuis un demi-siècle, en utilisant le cache-misère de l'interventionnisme keynésien - qui ne fonctionne en réalité qu'à court terme et dans des espaces économiques fermés.

L'argument des grosses dépenses est répété par tous les petits et les gros nantis des pays occidentaux. Argument spécieux ! Car il postule l'immobilité des structures sociales de la production et du commerce : toute autre réorganisation de l'économie ferait dépendre le mieux vivre des petits non pas des miettes qui tombent de la table des riches, mais de la contribution directe de tous à l'intérêt général. La dignité de chacun, et donc la morale, en seraient mieux respectées.

Le libéral Friedrich von Hayek centre la question sur l'efficacité supposée d'un marché... inexistant pour les hauts revenus ! De plus, l'aspect moral de son argument repose sur un contresens. Hayek fait appel

au moraliste Luis de Molina, jésuite du XVII^e siècle, qui prétendait que la rémunération juste était celle de «l'estimation commune», confondue par Hayek avec «l'évaluation par le marché».

Grave erreur ! L'estimation commune désigne celle qui est faite sous les auspices du bien commun produit par le concours de tous les membres de la communauté : paix, respect mutuel, hygiène publique, langage, monnaie, confiance... De par sa logique de sélection et d'exclusion, le marché en est bien éloigné, comme le rappellent depuis plus d'un siècle les textes pontificaux de la doctrine sociale de l'Eglise catholique.⁵

A la suite de Murray Rothbard, les libéraux fondent la liberté sur la seule propriété individuelle. La société ne peut ainsi procéder que du libre contrat. La rémunération des dirigeants est ainsi justifiée par la liberté contractuelle des actionnaires propriétaires, qui font de leur bien ce qu'ils veulent. Ce fut l'argument de M. Messier : «Seuls les actionnaires ont droit de répondre aux questions sur ces chiffres.»

C'est oublier que les organes de contrôles chargés d'éclairer les actionnaires, en dépit des progrès réalisés en matière de gouvernance d'entreprise, sont encore bien balbutiants, comme l'ont prouvé les dérives qui ont ébranlé, tout au long de

l'année 2002, les institutions capitalistes les mieux établies. C'est, plus fondamentalement, oublier que les contrats - y compris ceux qui servent de base à la rémunération des dirigeants - supposent pour être respectés une autorité qui transcende les volontés individuelles, sous peine de voir tout contrat détruit par la volonté unilatérale ou par la malice de l'une des parties.

Plus largement, est à la fois immorale et inopérante l'idée d'une auto-organisation du marché ou, hors marché, des professionnels entre eux seuls, seraient-ils administrateurs de grandes sociétés. Immorale, car aucun secteur de la vie sociale ne trouve son sens en lui-même. Inopérante, car elle repose sur une méconnaissance de l'économie. Certes, nul ne peut imposer au marché le résultat des multiples transactions contractuelles, c'est la définition d'un marché concurrentiel. Demeure toujours, marché ou pas, la question de l'organisation et du contrôle dans un monde éclaté, où la transparence totale n'est ni possible ni pensable ni même moralement souhaitable, car elle ruinerait toute altérité au profit d'un totalitarisme sans phrase.

Explicables par la *mimêsis*, renforcées par les réseaux organisés, les rémunérations pharaoniques demeurent injustifiables. Ces rémunérations, qui bafouent la logique économique autant que la morale, appellent une réprobation pugnace et raisonnée. Encore faut-il pour accomplir ce travail politique se garder soi-même de la fascination des comparaisons sans raison.

E. P.

Ecarts salariaux en Suisse

Selon une enquête de la *SonntagsZeitung*, réalisée auprès de 37 entreprises en Suisse, les salaires des patrons sont en moyenne de 15 à 20 fois supérieurs à ceux de leurs employés. Ce multiplicateur atteint même 23% à l'UBS, 33% à la Zurich, 39% chez Nestlé, 42% chez Novartis, et 54% à la Société générale de surveillance ! (cf. *Tribune de Genève*, 8.11.02).

Plusieurs entreprises ont refusé de participer à l'enquête : ABB, Adecco, Bobst, Bühler, Clariant, Manor, Mobilière, Richemont, Securitas et Schindler.

¹ Joe Metzger, *Les Cahiers du communisme* (Revue théorique et politique du Comité central du PCF), Paris, mars 1971.

² *Les Echos*, Paris, 19 juin 2002.

³ Léon XIII, *Rerum Novarum*, 1891, à propos du salaire des ouvriers ; Pie XI, *Quadragesimo anno*, 1931, sur le même sujet ; Paul VI, *Populorum Progressio*, 1967, concernant le prix des produits du tiers-monde sur les marchés internationaux.

Michel de Certeau, le «passant considérable»

par Jean-Louis SCHLEGEL,* Viroflay (France)

Ceux qui l'ont connu sont unanimes et parlent de lui dans les mêmes termes : il était fraternel, accueillant au tout venant, avec le don d'une intelligence magnifique qui écarte de ces appréciations toute connotation de naïveté. L'«altérité», l'«autre» : ces mots si fréquents dans sa bouche et dans son œuvre n'étaient pas vains chez lui. Pourquoi notre mémoire a-t-elle avant tout retenu de lui qu'il était «fraternel» ? Serait-ce parce que la corporation des intellectuels, des universitaires et des savants, dont il a fait partie tout en restant longtemps à sa marge, nous a trop déshabitués à la trouver chez elle ? Peut-être...

La diversité de ses domaines d'intérêt et d'intervention pourrait donner une impression d'éclectisme et de papillonnage intellectuel. Il n'en est rien, comme en témoigne précisément son œuvre, inventive, brillante, rigoureuse, d'une écriture serrée, parfois elliptique, qui fait difficulté à certains, du moins au départ. Il n'est pas facile de la présenter en peu de lignes à ceux qui n'ont jamais rien lu de lui. On tentera pourtant de le faire en suivant trois lignes de force de sa recherche et de sa réflexion intellectuelle : ses travaux autour de la «mystique», son usage de la psychanalyse, son regard sur notre actualité religieuse.

Commencée au sortir de sa formation jésuite et marquée par son appartenance à la revue *Christus* (consacrée à l'histoire et à l'actualité de la spiritualité ignacienne), sa recherche sur la mystique - l'histoire, l'expé-

rience, le sens de ce mot - ne se démentira pas et culminera dans *La Fable mystique* (pour laquelle un second tome inachevé et pour l'instant inédit était prévu).

Itinéraires mystiques

Il connaissait bien entendu «la» mystique en général et son histoire. Mais, fondamentalement, son intérêt est allé à des figures singulières d'une époque et d'un lieu, celles du XVI^e siècle espagnol et du XVII^e siècle français, et là encore à des figures très particulières, dont la plus importante de toutes pour lui : Jean-Joseph Surin (début du XVII^e siècle), lui-même situé au sein d'un contexte romain et français de la Compagnie de Jésus et d'une constellation spécifique de jésuites français soucieux de vie spirituelle.

Au lieu de confirmer ou de compléter les définitions reçues de «la» mystique, l'étude de ces figures singulières déplace les questions, les assurances (celles de la théologie et celles de l'histoire), le «bien connu» du savoir spécialisé sur le sujet : «Au cours de ce travail, les chrétiens du XVII^e siècle se sont dévoilés comme une île sortie de la mer. Un pays différent apparaissait, là où je

* Sociologue des religions, membre du Comité de direction de la revue *Esprit*, Jean-Louis Schlegel est responsable aux éditions du Seuil.

l'attendais le moins.» A l'Autre des «écritures mystiques» (le Dieu inaccessible et invisible qu'ils tentent d'énoncer dans des expressions mystiques souvent en elles-mêmes contradictoires) correspond «l'absent de l'histoire» (l'origine perdue, un épisode historique qui garde son secret...). Le «bien connu» se révèle ainsi autre, autrement que prévu, étrange parfois, et même d'une «inquiétante étrangeté».

En l'occurrence, aux mystiques du XVII^e, qui inventent le substantif «la mystique», fait défaut la grande synthèse mé-

diévale de la société et de l'Eglise (divisée par les guerres de religion) ; ils sont en porte-à-faux par rapport à l'une et à l'autre. En cherchant refuge dans l'intériorité spirituelle, ces jésuites semblent se couper d'une modernité à son commencement ; en réalité, leur sensibilité inquiète anticipe des figures à venir, d'individualisation et d'exil, de scission de l'expérience chrétienne et d'un autre rapport du sujet à l'institution. Leur «fable» (leur parole, leur énonciation) mystique surgit en tout cas d'un tout autre lieu que celui de Maître

Brève biographie

Né près de Chambéry en 1925, Michel de Certeau entre dans la Compagnie de Jésus en 1950. Ordonné prêtre en 1956, lié alors intellectuellement et affectivement au Père de Lubac (un autre Savoyard), il s'intéresse, en historien, à la tradition spirituelle et mystique des jésuites en France. Ses premiers livres sont plutôt érudits, au sens classique du mot : l'édition du *Mémorial* (ou *Journal*) d'un des premiers compagnons d'Ignace, Pierre Favre, et de la *Correspondance* d'un «mystique» jésuite du XVII^e siècle, Jean-Joseph Surin. Mais il est marqué par le climat intellectuel des années 60 : Lacan (il sera membre de l'Ecole freudienne de Paris, fondée par ce dernier), Foucault (il fait un compte-rendu remarqué du livre *Les Mots et les Choses*), les recherches sur le langage (linguistique et sémiotique).

Comme pour beaucoup d'autres, Mai 68 au sens large représente un tournant intellectuel et spirituel. Il est d'ailleurs l'auteur, presque «à chaud», d'une des meilleures analyses des événements (*La Prise de parole*). Dans les années 70, il proposera encore à plusieurs reprises un regard particulièrement aigu et pertinent sur l'actualité religieuse (*Le Christianisme éclaté*), culturelle (*La Culture au pluriel*) et sociale (*L'Invention du quotidien*), tout en poursuivant sa recherche fondamentale sur la tradition mystique, sur l'écriture de l'histoire et sur l'usage de l'histoire en psychanalyse et réciproquement.

Une distance critique par rapport à l'institution et à la communauté, traduite concrètement par une «délocalisation», est prise alors : elle n'empêchera pas une grande fidélité, mais sur un autre mode. Enseignant, mais sans poste stable, à l'Université Paris VIII - Vincennes et à celle de Paris VII - Jussieu, à la «Catho» de Paris, invité au Brésil, aux Etats-Unis... il finit par s'«exiler» en 1978, pour plusieurs mois dans l'année, à l'Université de San Diego, en Californie. Il n'est élu qu'en 1984 à l'Ecole des hautes études, mais meurt deux ans après, début janvier 1986.

La foule nombreuse, multiple, chaleureuse, présente à ses funérailles en l'église Saint-Ignace de Paris attesta de l'effet qu'il produisit sur beaucoup, à travers des rencontres amicales ou des nombreux groupes et séminaires de travail, informels et «pluridisciplinaires», qu'il avait créés et animés à partir des années 70.

J.-L. S.

Eckhart et des médiévaux, qui font rupture dans et avec le langage de la scolastique pour parler de l'Altérité qui les visite.

Exemplaire de ce déplacement, la figure de Surin et de sa faiblesse : lui-même est saisi, possédé, et perd pour longtemps la raison alors qu'il avait été envoyé pour exorciser les possédés de Loudun et mettre fin au scandale (voir *La possession de Loudun*, chef-d'œuvre d'historiographie sur un sujet délicat entre tous, prétexte à bien des platitudes). Surin encore, qui est illuminé par la rencontre, non pas d'un théologien scolastique hors pair, mais d'un jeune garçon illettré, «rempli de toutes sortes de grâces et dons intérieurs si relevés, que je n'ai jamais rien vu de semblable». La «vraie» mystique se déploierait-elle d'abord chez les humiliés, les tout-petits ? En tout cas, dans l'étude des figures mystiques se dévoile en fin de compte «la relation pathologique qu'une société entretient avec elle-même».

Ce qui précède rend mal compte de la richesse d'un thème - «la» ou «le» mystique - que Michel de Certeau a complètement renouvelé en l'abordant dans toute son ampleur anthropologique, avec les ressources des sciences humaines évoquées ci-dessus (avec d'ailleurs des fins de non recevoir chez d'autres historiens et spécialistes de la question). Renouvelé mais non pas résolu : illusion de l'historien qui prétendrait en livrer le secret !

Psychanalyse et histoire

Pour Certeau, l'enjeu était au contraire d'en laisser venir au jour l'étrangeté, d'en creuser l'Altérité (d'où, parfois, l'impatience de certains, le sommant de dire ce qu'il en était «réellement» de l'expérience mystique, de la «réalité» de Celui qui se cache «derrière»...). Tirant sur ce fil initial - l'histoire de la spiritualité et de la mystique -, il a été amené - c'est une constante

chez lui - à réfléchir sur sa (puis sur «la») pratique de l'histoire, à s'intéresser donc à l'«écriture de l'histoire» et à rencontrer les résistances de cette opération - celles de l'objet historique et celle du sujet historien. Des résistances qui à leur tour appellent d'autres modes d'interprétation, d'autres entrées dans la parole et le texte : je veux parler du rôle de la psychanalyse.

Il ne faut pas se tromper : la psychanalyse n'est pas pour lui une méthode pour déchiffrer ici des complexes d'Œdipe, là des névroses et des psychoses personnelles ou collectives. D'autres se sont servis ainsi de la psychanalyse pour décrypter les motifs inconscients des grands hommes, monstres ou génies. Certeau récuse cet usage «instrumental», comme on dit, qui est en réalité très réducteur.

La psychanalyse peut intervenir parce qu'en histoire, et notamment dans l'histoire religieuse, surgissent des corps souffrants, des croyances et des illusions, du bruit et de la fureur, de la folie et de la mort, et que l'historien se trouve devant ces phénomènes, qui parlent et l'interrogent en même temps, avec des blancs et des silences, comme le psychanalyste avec son patient.

La psychanalyse n'est donc pas là pour dire le fin mot de l'histoire, mais pour lui donner de l'épaisseur. Comme toujours chez Certeau, elle ne sert pas à la maîtrise d'un objet - l'histoire en général, ou celle de la mystique - mais à en reculer plus loin l'explication. Elle donne, pourrait-on dire, de la lucidité à l'historien (comme à tout autre métier d'homme), mais elle n'épuise pas les significations de ce dont il parle, bien au contraire.

L'usage de la psychanalyse, elle aussi évoquée trop vite, indique au fond une manière de faire de Certeau : il ne s'agit pas de dominer enfin le passé révolu, mort, mais de faire le deuil de cette absence, tout en reconnaissant notre dette à son égard et la nécessité de poursuivre au-delà. De

même pour la différence d'autrui, insurmontable (il y a toujours un «reste», même quand on croit savoir tout de lui) : elle implique donc l'acceptation d'une coupure, mais en même temps elle appelle un «pas sans toi», une façon de demeurer avec lui, fût-ce autrement et selon des formes imprévues.

Passer...

C'était sans doute son attitude fondamentale face au christianisme et à la crise profonde qui le traverse depuis les années 60 (en tout cas en Europe). Quelques textes essentiels du début des années 70 livrent, là encore sous une forme parfois énigmatique, le sens de sa propre évolution (*La Rupture instauratrice*, publié dans la revue *Esprit* en 1973 et repris dans *La Faiblesse de croire*, et surtout *Le Christianisme éclaté*, 1974, texte repris - quelque peu modifié - dans le même ouvrage).

Comme beaucoup, il voyait et éprouvait la crise d'après concile Vatican II et d'après Mai 68, et on a beaucoup glosé sur son «rapport à l'institution». En faire un partisan simpliste de la rupture ou de la dissidence serait cependant totalement faux. Un rapport «ironique» à elle, oui. Il aimait rappeler un mot de Thérèse d'Avila, préférant entrer dans un Ordre «corrompu», pour avoir en quelque sorte de quoi réformer...

Sa question était plutôt : face à un christianisme éclaté et des Eglises devenues insignifiantes, comment vivre des écarts pertinents ? Si j'ai *la faiblesse de croire*, pour reprendre le beau titre de son livre posthume, quels chemins non tracés d'avance, quels excès, quels refus, quels risques cette foi rend-elle possible ?

Michel de Certeau ou le contraire de l'immobile, du figé : il n'est pas étonnant que tant de textes de lui et sur lui évoquent le passant, le passage, le déplacement, le

dépassement, la coupure, le départ, le voyage, la marche et la blessure du marcheur... «Croire, c'est "venir" ou "suivre" (geste marqué par une séparation), sortir de son lieu, être désarmé par cet exil hors de l'identité et du contrat...» Reprenant un mot de Mallarmé sur Rimbaud, il a un jour appelé Jésus «le passant considérable». Il n'est pas déplacé de lui appliquer à son tour cette belle expression, qui dit assez bien ce qu'il a été pour ceux qui l'ont connu.

J.-L. S.

Bibliographie

Depuis sa mort en 1986, grâce à Luce Giard, ont été réunis et publiés plusieurs recueils de textes dispersés, dans les domaines de prédilection de Certeau : histoire, psychanalyse, anthropologie, religion... D'autres ouvrages ont été réimprimés et de nombreux articles sur lui publiés. Mais, en automne 2002, Michel de Certeau est revenu dans l'actualité intellectuelle par la grande porte, à travers des ouvrages collectifs d'historiens et de psychanalystes consacrés à son œuvre, une grosse biographie et la réédition de plusieurs de ses livres majeurs. Une reconnaissance posthume fait ainsi son chemin et répare une méconnaissance injustifiée de son vivant.

En poche, on peut désormais trouver dans la collection Folio (Gallimard), les livres suivants : *L'écriture de l'histoire*, *Une Politique de la langue*, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, *L'Invention du quotidien* (2 vol.). *La Fable mystique* est reprise dans la collection Tel (Gallimard), et dans la collection Points-Essais (Seuil), on trouve *La Prise de parole*, *La Culture au pluriel* et (en grand format pour l'instant) *La Faiblesse de croire*. A qui n'a rien lu, je conseillerais volontiers de commencer par cet ouvrage. Voir aussi la biographie de **François Dosse**, *Michel de Certeau. Le marcheur blessé*, La Découverte, Paris 2002, 658 p.

De l'usage de l'incertitude

par Guy Th. BEDOUELLE o.p., Fribourg

Le principe de l'incertitude de Manoel de Oliveira
L'homme sans passé d'Aki Kaurismäki

P our une fois, jouons un peu en confrontant deux films totalement différents, qui nous viennent en même temps, par la grâce de la programmation, ou plutôt du Festival de Cannes 2002, des confins de l'Union européenne : l'un du Portugal, extrême Sud, et l'autre de la Finlande, extrême Nord. Deux œuvres très élaborées de cinéastes fort connus, des maîtres. Le film portugais baigne dans le raffinement d'objets et des décors, dans la beauté des personnages, distingués même si des nuances sociales les séparent, dans la splendeur de sites saturés d'histoire et d'histoires et dans la douceur du climat. En Finlande, selon le film du moins, il fait froid, et les personnages bien frustes, aussi laids que les paysages industriels où on les a placés, se débattent dans une pauvreté sans pittoresque. Mais les deux films nous parlent de l'angoisse de l'incertitude.

Dans son œuvre immense, qu'il a commencée à tourner en 1929, le cinéaste portugais Manoel de Oliveira a privilégié le «Porto de son enfance», pour reprendre le titre d'un de ses derniers films, le long du fleuve Douro qui en est l'acteur central. C'est aussi le cadre que lui fournit son amie, la romancière Agustina Bassa-Luis, à l'imagination chatoyante et proluxe, avec *Le Joyau de famille*,¹ auquel Oliveira a préféré substituer l'énigmatique titre du *Principe de l'incertitude*,² ce qui illustre

bien en effet son art de capter l'ambiguïté du réel, de suggérer le non-dit, de traquer la dissimulation, mais plus encore le mystère des êtres, des situations et ainsi de toute chose.

La clef de l'intrigue est justement une dissimulation qu'on peut bien révéler ici, puisque la romancière la dévoile dans ses premières pages, alors que le cinéaste la laisse deviner tard dans le film.

Le fils des patrons, Antonio Clara, à qui est échue une immense fortune, n'est autre que l'enfant de la servante Celsa, qui l'a échangé pour épargner à la maîtresse de maison la douleur d'avoir accouché d'un enfant mort-né. Il est le préféré de Celsa, son idole cachée, un peu au détriment de son autre fils, José Feliciano, dit Taureau bleu (*Touro azul*), voyou élégant et non sans morale,³ mais néanmoins occupé de trafics assez louches en compagnie de son amie Vanessa, à laquelle Leonor Silveira prête une vulgarité affectée et artificielle qui rend le personnage incertain.

C'est Celsa qui organise le mariage d'Antonio, dit aussi Œillet pourpre, avec une jeune fille de la vieille bourgeoisie ruinée, Camila, qui a toujours été attirée par Taureau bleu, mais qui sacrifie cet amour pour sauver ainsi sa famille. Ce qui est «maintien du statut financier» renvoie à un salut plus profond et plus mystérieux, à moins qu'il ne s'agisse que d'une survie.

Alors que Celsa entend protéger Antonio du charme vénéneux de Vanessa, elle ne fait que précipiter son fils-patron dans ses bras, et l'héritier impose sa maîtresse à sa jeune femme en dépit de toutes les convenances. Dans cette situation, qui pourrait être celle d'un vaudeville grinçant, tout va pourtant rester sous la maîtrise de Camila, qui va exceller à renverser les certitudes installées.

Souffrant dans la dignité ou, mieux, mettant sa dignité à déclarer ne pas souffrir de ce que sa rivale la supplante dans sa propre maison, Camila va jouer, dans le registre de l'innocence qui lui donne des armes, de toutes les ambiguïtés qui lient l'épouse à la maîtresse dans leur commune féminité, celle qui est issue d'une bonne famille désargentée, à l'autre qui se procure de l'argent par tous les moyens. Certes, l'agneau fait face au loup, l'ange au démon, mais, dans les relations humaines, les armes ne sont pas si inégales, surtout si elles ont été forgées par de douloureuses expériences.

Nous apprendrons en effet, au détour d'un récit que Camila fait à un confident qu'elle va voir à Porto - selon un rythme, celui du train, qui scande le film -, un ami de la famille, une sorte de parrain sensible à sa beauté et à sa distinction, qu'à l'origine de son comportement, il y a une humiliation. Au temps de son adolescence, elle a fait l'objet d'un dérisoire marchandage sexuel de la part de son propre père qui voulait ainsi payer une dette de jeu. Dans une scène étonnante, le retournement s'opère dans une sorte de purification par le feu, au sens réaliste du terme. Camila a ourdi sa vengeance.

Certes, la jeune femme se confie et s'assimile à Jeanne d'Arc, et fréquente la chapelle, mais elle arrive à maîtriser à son profit le principe d'incertitude, comme en témoigne le sourire sardonique qui clôt le film. On est bien proche ici de l'ambiguïté perverse des personnages d'un Mishima... Mais Oliveira nous a fait percevoir sa maî-

trise cinématographique, dans l'enchevêtrement des sentiments, des mensonges et des calculs. Ainsi, l'incertitude chez Oliveira vient de la complexité des choses connues ou tues, désirées ou imaginées, supposées ou organisées.

Un conte de fées évangélique

Celle de Kaurismäki, à l'autre bout de l'Europe, est issue de la radicale pauvreté des êtres. Reprenant un thème ancien que Jean Anouilh avait déjà traité avec *Le voyageur sans bagages* (1937), et qui a son fondement historique dans ce soldat de la Première Guerre mondiale devenu amnésique et qui fut nommé arbitrairement Anthelme Mangin, le cinéaste finlandais le traite dans le cadre de la désolation nordique que réchauffe l'alcool et un humour particulier.

Tabassé à mort ou presque par trois énormes brutes à sa sortie de la gare d'Helsinki, un homme se retrouve sans identité, sans nom, sans famille, sans histoire. L'incertitude ici n'est pas métaphysique ou psychologique, elle est radicale. «Qui ai-je été ?» La beauté et la grandeur du film, c'est que cette question s'estompe vite pour faire place à une autre : non pas «que vais-je devenir», mais «qui vais-je devenir ?» Il est vrai qu'au milieu du film, «qui ai-je été ?» semble s'interposer un moment, révélant un homme peu sympathique, qui avait lassé sa femme par son égoïsme et sa dureté.

Mais ce moi n'était pas lui. L'homme sans passé est confronté à ceux qui, n'étant rien, l'accueillent sans rien lui demander. Exclue comme lui de la société qui travaille, échange et consomme, ils partagent une bière, une cigarette, un repas. Eux seuls vivent cette solidarité, explique Kaurismäki dans un entretien, car «les riches ne peuvent se la permettre» : cela les mènerait trop loin !



Un partage simple.

L'homme retrouve une identité en aidant les autres par son imagination et son courage, en partageant à son tour. Ce n'est pas par hasard qu'il partage aussi un amour avec l'inénarrable Kati Outinen, en soldate de l'Armée du salut, dont le nom et le programme, *Soup, Soap, Soul* (la nourriture, la propreté et le soin de l'âme), ne sont pas indifférents au propos du réalisateur.

Des pauvres qui s'aiment, ou du moins s'entraident, chantent en chœur, manient l'humour ; tout cela n'est pas réaliste, dirait-on. Kaurismäki est en effet formel : il a voulu tourner le dos au néo-réalisme. Il a su trouver les couleurs et les situations d'un conte de fées évangélique, si on peut se permettre l'expression, et montrer le renversement des valeurs dans notre monde que seuls la beauté de l'apparence, la jeunesse éternelle et l'argent à la banque semblent intéresser. Les scènes incongrues dans les banques, d'ailleurs, ponctuent le film.

En tout cas, par la seule présence de cet inconnu à lui-même, les chiens méchants s'approprioient et les hommes aussi, sauf les très

méchants ou les très bêtes du début qui ont besoin d'une bonne punition. Retrouvant son nom, empruntant des habits, l'homme se tourne vers l'avenir d'une nouvelle naissance.

Dans l'une des plus belles scènes, l'homme retrouve une lueur de sa mémoire en voyant surgir l'étincelle d'un fer à souder, qui lui rappelle son ancien métier, mais c'est aussi l'étincelle de la vie, de l'espoir, du feu joyeux qui bannit toute crainte et toute incertitude. Devant l'incertitude, il suffirait de se poser la vraie question.

G-Th. B.

¹ Traduit en français, sous le titre *Le principe de l'incertitude*, M  talli  , Paris 2002.

² Il n'est pas indifférent de noter que Oliveira a confié les rôles principaux à son petit-fils Ricardo Trepa (Taureau bleu), et à la petite-fille d'Agustina Bassa-Luis, la jeune et remarquable Leonor Baldaque, dans le rôle de Camila.

³ «Il y avait en lui une cruauté sans cynisme, une compassion sans douceur. Les femmes l'adoraient» (*Le Principe de l'incertitude*, p. 41).

Un conte dit par un idiot

William Faulkner

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

A partir de la fin du Moyen Age, toute la mysticité protestante du Nord de l'Europe, terre équivoque et stagnante dans laquelle s'enfoncent les racines de ce qui allait plus tard devenir la religiosité américaine, était nourrie, encadrée, contrôlée par des sociétés secrètes de Simples et Esprit. La religion devint simpliste et violente, extrême et démoniaque. Les ailes de Lucifer offusquèrent celles de la Colombe et le monde et les âmes échurent à nouveau en partage à Satan.

Les Etats-Unis sont une terre de conquête, de viol et de violence. Et les prédicateurs, dans le froissement des tiges de maïs, entendent comme Elisée la bouche de Dieu leur donner des ordres précis sur la réglementation du whisky ou sa prohibition, de même qu'en république puritaine genevoise Calvin réglementait la longueur des vêtements féminins. Terre de violence et terre protestante, donc terre de l'Ancien Testament, de prédications, de prophéties, de promesses, de menaces. Terre de peurs, de phobies, de tremblement. Terre donc éminemment propre à la littérature.

Faulkner cependant est un romancier et non pas un évangéliste ou un prédicateur. Je veux dire par là qu'il est tout simplement du côté du Mal, au sens où le définissait un Georges Bataille. Il représente, face à l'extraordinaire simplicité mentale du Nouveau Continent, ce qu'il y a de plus archaïque dans la civilisation occidentale, depuis Héraclite l'obscur et le pleureur, jusqu'au

rêve d'engloutissement final et fluvial de *Finnegan's Wake*, qui est comme le chant du cygne ou le crépuscule des dieux poétiques de l'Occident, et cette dislocation syntaxique, qui est comme un retour balbutiant et mélodieux aux Mères et à la Mer. Les éléments ont finalement la haute main sur l'humain et raison de sa rationalité.

Descente aux enfers

L'axe du feu autour duquel tourne l'ensemble de l'œuvre faulknerienne est la violence. La violence sous toutes ses formes : viol, contrainte, massacre, alcool et meurtre. Inceste, terreur, fascination. Chaleur du Sud mélancolique et vaincu.

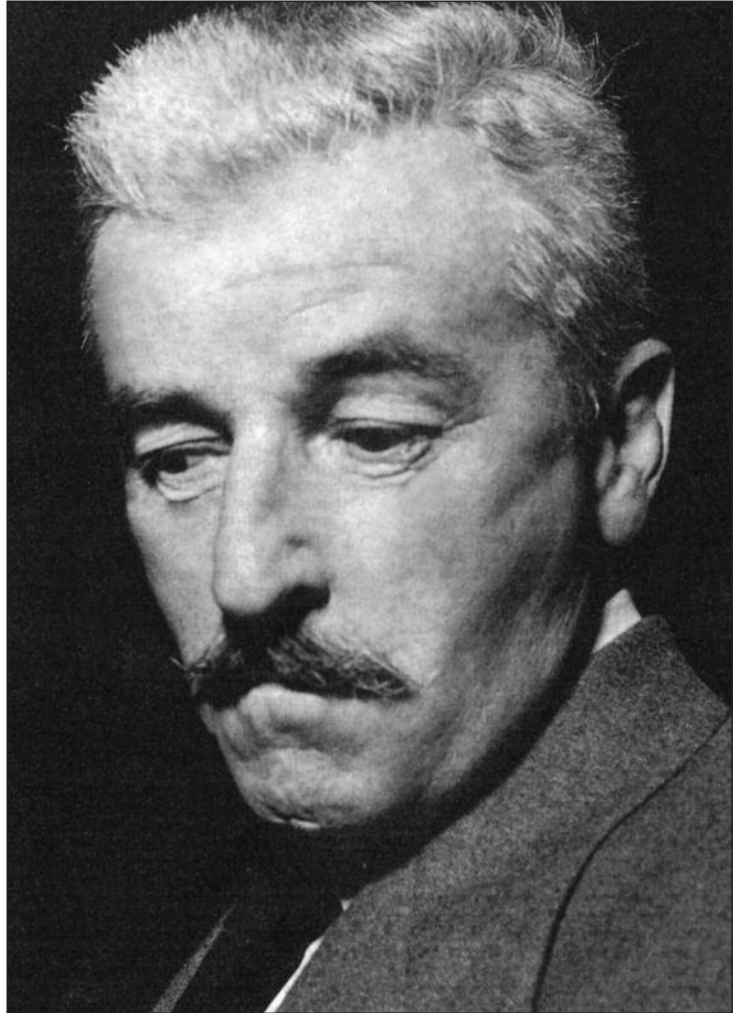
Le mystère de la violence, c'est l'impuissance, et c'est, comme dans *Sanctuaire*, le maïs. En effet, on peut dire que dans l'espace mental de l'agriculture, deux civilisations antagonistes se disputent et se partagent la tragédie de la fixation. Celle du blé et celle du maïs. Le maïs, c'est l'Amérique originelle, la hantise de la pourriture, de la mort éternelle. Ce sont les figures convulsionnaires, c'est le soleil de la mort, tout comme le blé représente le soleil de la vie. Par le blé, on communit sous les espèces de la vie, par le maïs, on communit sous les espèces de la mort.

Le génie de la mauvaise conscience, de la honte, de la nostalgie et finalement de l'impuissance recouvre l'œuvre de Faul-

kner, comme la vase tapisse l'estuaire d'un fleuve. Vous qui entrez dans ces livres, dites adieu au soleil et au sourire de la vie. Tout ici y est rêve d'alcoolique assassin et dément. Mais c'est aussi cela, la littérature : une descente aux enfers. Et comme chacun devrait le savoir, l'enfer n'a pas de portes de secours.

Loin d'être un dérivatif, la littérature est une loupe grossissante qui nous permet de mieux voir nos vices et le mal irrémédiable dont nous sommes affligés. Comme on sait mal ce qu'on a dans le cœur, la littérature, et notamment celle de Faulkner, nous montre que le cœur humain est la fournaise où brûlent les damnés. Elle nous enseigne la vérité sur notre compte, et cette connaissance ne s'obtient que par la souffrance, et de ce mal et de cette souffrance nous ne pourrons jamais nous laver. L'envieux restera l'envieux, le jaloux, le jaloux, le concupiscent, le concupiscent.

Et ces passions brûlent et baignent, si j'ose dire, à la fois dans le climat émollient du Sud, avec ses fins de saison chargées de lourde humidité, quand le vent du sud amollit et détend les nerfs comme les cordes d'un instrument. Alors la folie vient s'installer dans l'intelligence et la gouverner avec une épouvantable logique, l'hystérie usurpant la place de la volonté, comme Lucifer celle du Très-Haut, et l'homme est désaccordé au point d'exprimer la douleur par le rire. La volupté surnaturelle que l'homme éprouve à voir couler le sang, les



William Faulkner.

gestes soudain violents et inutiles, les grands cris dans la nuit sans que l'esprit ait pu commander au gosier.

William Faulkner aime à agiter ces figures sur des fonds violâtres et verdâtres, où se révèlent la phosphorescence de la pourriture et la senteur de l'orage. La nature dite inanimée participe de la nature de ces vivants déments et comme eux frissonne d'un frissonnement galvanique. Et les femmes, toutes alcooliques et névrosées, parlent comme des pythies avec des voix qui ressemblent à la mélancolie inguérissable

d'une musique entendue autrefois. Elles égrènent au seuil des maisons à colonnes les souvenirs de la guerre de Sécession, vivant dans la nostalgie de ce qui n'est plus. C'est la démence que leur sang charrie.

La victoire de la haine

C'est pendant la crise économique de 1929, durant la grande dépression économique, que les Etats-Unis, jusque-là fiers de leur progrès protestant et positiviste, qui rendait déjà fou furieux Edgar Poe, ont brusquement vu remonter sur eux le génie morbide, le génie du mal du Sud, et ont pris peur.

Le Nord industriel, industrieux et financier avait vaincu par les armes un peuple de rêveurs désœuvrés qui laissaient à des esclaves le soin de récolter le coton. Or le Sud s'empara du langage et se mit à parler sa défaite et à dire dans l'obscurité la vérité nue et noire de ses passions. Le bon professeur qu'était le Nord avait mis le Sud au coin. Il lui avait donc permis de cultiver son rêve en remâchant sa rancœur, et le Sud, après avoir été terre de douceur de vivre et de crinolines, devint terre de littérature et s'imposa dans une sécession souterraine, qu'est celle de la Bible, de la tragédie grecque et de Shakespeare.

Que peut la littérature ? Rien en termes de progrès et d'arrangements, autrement dit, elle est lettre morte pour la consolidation du lien social et la prospérité des familles, mais tout pour montrer la violence des contradictions. La littérature est irrémédiablement non-hygiénique.

Bruit et fureur, conte d'idiot, gémissement d'être né, haine et peur originelles, haine et peur plus anciennes que l'amour, la nuit plus ancienne que le jour, l'enfer plus éternel que le ciel, toute joie s'éteignant dans la souffrance, voilà ce qu'on trouve chez Faulkner, mais aussi dans Dostoïevski, dans Melville et dans Poe, ses frères nordistes.

Lumière d'août, Tandis que j'agonise, Absalon ! Absalon ! ne se comprennent qu'à travers les psaumes. Elégie pour un monde mort, toujours plus au nord, au nord de la mort, du déluge et des pétrifications. Monde de l'Ancien Testament, et plus ancien encore, où, dans l'obscurité morte, l'air mort se moule à la terre morte. La parole balbutiante a juste le temps de s'intercaler entre la tenaille d'un accouplement incessant et incestueux, celui du soleil-étalon et de la terre-juvent.

Faulkner, sec et précis d'apparence, savait qu'il avait un frère jumeau sombre. S'il n'avait pas existé, quelqu'un l'aurait écrit. «Le champ de bataille, écrit-il, ne fait que montrer à l'homme sa folie et son désespoir, et la victoire n'est jamais que l'illusion des sots et des philosophes gourmands de sucreries intellectuelles.»

Le monde de la tragédie et des passions (donc le monde de la littérature) n'est pas celui de l'Evangile, de la lumière, du ciel et de la seconde naissance dans l'Esprit. Nous sommes ici dans le ventre terrifiant de la terre et des mères, là où la mémoire n'existe pas, où le cerveau ne reproduit que ce que les muscles cherchent en tâtonnant, et ce qui en résulte ne mérite que le nom de rêve.

Le temps ici est semblable au serpent originel qui entre et sort de lui-même, ne s'écoule pas, est sans cesse en avance de son retard ou en retard de son avance et où l'espace se réduit aux contractions d'une vulve de femme.

Ecoutez, dans *Sanctuaire*, Temple qui joue dans son lit avec son sang entre les jambes. «Le temps avait rejoint le geste mort de l'aiguille derrière le verre de l'horloge. Le Christ n'a pas été crucifié, il a été rongé par le tic-tac d'une horloge.» Il n'est pas arrivé jusqu'au Mississipi. Il n'est pas encore né.

Car il y a dans l'œuvre de Faulkner une sorte de phobie de l'amour, un mépris métaphysique de l'événement, qui se double

d'une indifférence également métaphysique à l'égard de la psychologie. Les larmes et le rire, la peur, l'absurde priment sur le sens. Conte d'idiot raconté par un homme ivre d'alcool de maïs.

A l'école du puritanisme

Car le formidable puritanisme de cette tradition américano-luciférienne, incarnée par des écrivains comme Thoreau, Melville, Henry James, Walt Whitman, Mary Flannery O'Connor (malgré son catholicisme implacablement thomiste), est la meilleure école de cette haine toujours latente dans les ouvrages de Faulkner.

Cette haine de l'amour a suscité des scènes scandaleuses dans deux de ses romans les plus célèbres, le viol sadique de *Sanctuaire* et la castration de *Lumière d'août*, scandales d'ailleurs mystérieusement dérobés par un art d'une pudeur âpre et farouche.

Cette haine de l'amour est une haine de la chair, donc de l'Incarnation, conçue comme une servitude que subirait les personnages de Faulkner et dont il est, à titre de puritain, lui-même obsédé. De là la place tenue dans son œuvre par les simples en esprit, les primitifs, les fous, les nègres.

D'où également un sentiment d'intemporalité. Le temps, chez Faulkner, est un temps saccadé qui remplit de sa densité les pauses de l'événement, tandis que les personnages sont implacablement broyés par les roues de la destinée.

On a comparé Faulkner à Dostoïevski. Ce rapprochement n'est pas insensé, mais le monde de

Faulkner est surtout physique et charnel et n'a pas grand chose à voir avec les homicides raisonneurs et métaphysiques du Russe. Rivières d'eau boueuses, fermes en putréfaction, guerrières équestres paresseuses et cruelles, ses livres nous touchent physiquement comme le feraient des éléments, le fond des océans où l'on se noierait sans fin, la chute vertigineuse du haut d'un pic et qui serait sans fin.

G. J.

William Faulkner, *Œuvre complète, tome I, La Pléiade*, Gallimard, Paris 2002, 1610 p.

Fonds de solidarité pour la mère et l'enfant SOFO



Adresse nous à

... offrir un aide financière aux mères qui connaissent des difficultés dues à une grossesse, une naissance ou à la garde de petits enfants.

CCP 20-3557-5



SKF

SKF-Ligue suisse de femmes catholiques
SOFO-Fonds de solidarité pour la mère et l'enfant
Secrétariat romand
Rue Vieux-Châtel 2, 2000 Neuchâtel
Tél. 032 725 64 48, www.frauenbund.ch

Un remarquable instrument de travail

*La Nouvelle Bible Segond**

Avec les vendanges, une nouvelle cuvée de *La Nouvelle Bible de Segond* (NBS) est sortie. En la dégustant, on se surprend à penser : Louis Segond doit se retourner dans sa tombe !

Bibliste protestant de la fin du XIX^e siècle, docteur en théologie à Genève, Segond publia «la» traduction qui forma plus d'un siècle de protestants francophones. Il avait à ce point popularisé la façon de nommer Dieu «l'Eternel», habituelle certes dès la fin du XVI^e siècle, que dans les réunions bibliques œcuméniques le protestant se distinguait immédiatement du catholique ! De façon délibérée, Segond mettait entre les mains des croyants un texte, mieux la Parole de Dieu, sans qu'aucune intervention extérieure (introductions, notes en bas de page, références dans les marges) ne vienne interférer dans sa lecture et sa méditation. Plusieurs fois retravaillée (en 1978, puis en 1990), la Segond a traversé le XX^e siècle sans de substantielles modifications.

Et voilà que nous est offert une «révolution». Tout d'abord, la NBS est œuvre collective : pendant près de cinq ans, une équipe œcuménique de biblistes a «passé la traduction de chaque livre biblique au crible des découvertes modernes, qui permettent de mieux comprendre aujourd'hui les langues et l'univers culturel de la Bible». Ensuite, la NBS a su prendre ses distances de toute influence systématique d'un protestantisme traditionnel. Quelle joie de sentir en parcourant ces pages un souffle enthousiaste, tant dans la traduction que dans l'excellent appareil critique fait de notes très riches en bas de page, d'introductions à chaque livre qui sont de vrais cours

de vulgarisation biblique, d'un index aux rubriques particulièrement soignées.

Un exemple : sous *Nom, noms divins*, on trouve un traité théologique qui nous fait ressentir l'extraordinaire richesse des textes bibliques employant tour à tour Elohim - ce singulier pluriel qui permet à tout un chacun de se sentir en communion avec ce dieu(x) qui est le sien autant que celui de l'autre - et YHWH, que la Bible de Jérusalem avait malencontreusement transcrit par Yahvé, nom propre à l'expérience d'Israël et qui précise une proximité, un «dieu qui est avec». Et la NBS de retenir la traduction LE SEIGNEUR que la TOB avait déjà proposée. Exit donc l'Eternel !

Nul doute, des différentes nouvelles bibles en français sorties sur le marché ces dernières années, c'est le meilleur instrument de travail pour groupes bibliques. On regrettera que le comité de rédaction n'ait pas voulu adjoindre à sa traduction les deutérocanoniques, comme l'a fait la TOB. Mais les notes et les tableaux font la part belle à ces textes que la tradition grecque, puis catholique, a retenus. De même sont cités d'importants passages de textes apocryphes ou des Pères de l'Eglise, célèbres par leur influence sur les premières communautés chrétiennes et sur l'iconographie (ainsi *Le Protévangile de Jacques*, développant les naissances de Marie et de Jésus). Les illustrations en noir et blanc présentent des documents bien choisis que l'on doit à l'archéologie moderne.

Jean-Bernard Livio

* **Alliance biblique universelle**, Société biblique française 2002, 1886 p., avec cartes et photos.

Bible

LE NOUVEAU TESTAMENT
traduction

de Hugues Oltramare

Gallimard, Paris 2001, 896 p.

Les traductions de la Bible et plus particulièrement du Nouveau Testament sont aujourd'hui légion. Signe d'un nouvel intérêt pour les sources, marque d'une quête spirituelle ou argument publicitaire des éditeurs ? Probablement un peu de tout cela. Dans ce contexte, une traduction déjà ancienne, de la fin du XIX^e siècle, due au labeur de Hugues Oltramare, alors pasteur à la cathédrale Saint-Pierre de Genève et professeur d'exégèse à la Faculté de théologie, fait une réapparition en livre de poche. Très légèrement adaptée à la langue d'aujourd'hui, cette version ne fera guère concurrence à la Bible plus connue du pasteur Louis Segond (voir p. 40 de ce numéro).

L'œuvre de Hugues Oltramare fut, à son époque, le fruit d'un travail critique à partir d'une des grandes éditions du Nouveau Testament grec. Cette traduction allie exactitude et lisibilité avec quelques fois une touche d'actualité désuète : à Sychar, «Jésus fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord de la fontaine (au lieu du puits ou de la source) de Jacob». On trouve même des mots disparus : «La pauvre veuve mettait deux pites (pour deux piécettes) dans le tronc à l'entrée du Temple.»

La réédition d'Oltramare en poche est enrichie de longues

introductions et de notes réunies en fin de volume. Leurs auteurs sont : le catholique Jean-Robert Armogathe, le théologien orthodoxe Olivier Clément, le pasteur Vincent Schmid, successeur de Hugues Oltramare à la cathédrale de Genève, et enfin l'universitaire français Régis Burnet. Cela donne un patchwork mêlant des traditions et des interprétations diverses, signe de reconnaissance œcuménique de notre temps, mais aussi d'un désir de répondre aux différentes sensibilités chrétiennes actuelles.

J'ai apprécié les notes de Vincent Schmid sur les lettres de Paul et les autres ; elles sont précises et n'hésitent pas à renvoyer à des auteurs contemporains pour corriger des lectures trop littérales, comme celle concernant les femmes dans l'assemblée, ou pour éclairer d'autres passages difficiles de Paul, notamment dans la Lettre aux Romains.

Joseph Hug

Pastorale

DIEU T'APPELLE PAR TON NOM**Vocation et mission**

par Michel A. Hubaut

Desclée de Brouwer 2002, Paris 176 p.

Un ouvrage d'une qualité exceptionnelle ! L'auteur commente, avec les nuances exégétiques requises, les plus beaux récits de vocations et dessine

un itinéraire biblique et spirituel passionnant pour qui cherche à donner un sens à sa vie, à le retrouver ou à l'approfondir. Au fil des pages, le lecteur est mis en présence des grandes figures révélatrices de l'histoire du salut, et s'il prend le temps de s'arrêter, de contempler ces visages, il sentira émerger en lui le désir de correspondre à l'appel qui résonne au plus secret de son cœur, là où son nom est prononcé, reconnu, apprécié, sollicité.

Vocation et mission ne font qu'un. Mais de quelles vocations parle-t-on ? Les «vocations» au sens restreint du mot se raréfient, or il n'y a jamais eu autant de chrétiens «appelés» à servir la vie. Parler de «crise des vocations» et s'alarmer en se focalisant sur les prêtres, religieux, religieuses, c'est passer à côté du don de Dieu. Non, dira l'auteur, «ce n'est pas de vocations que nous manquons, mais d'imagination pour inventer la prochaine visibilité et le futur fonctionnement de l'Eglise».

L'appel de Dieu continue de retentir, et celui qui écoute ces récits bibliques entend résonner en lui les aspirations fondamentales du cœur humain. Des repères lui sont donnés pour progresser vers un authentique accomplissement de son être. Mais aussi pour reconnaître, avec émerveillement, que chacun des baptisés reçoit sa partition originale et qu'il est appelé à la jouer dans la grande symphonie ecclésiale.

«Dieu t'appelle par ton nom.» Un parcours idéal pour la méditation personnelle, mais aussi

pour accompagner de jeunes adultes qui ont envie de revisiter les fondements bibliques de la vocation chrétienne.

Sr Marie-Bosco Berclaz

CONNAÎTRE ET AIMER SA VOCATION

par Ludovic Lécuro

Le Sarment 2002, 272 p.

Chargé de l'accompagnement de jeunes, l'auteur, moine de l'Abbaye de St-Wandrille, aborde avec un réel souci pédagogique les aspects fondamentaux de l'existence, de l'identité et de la vocation chrétienne. Dans un langage simple, direct, il s'adresse à celles et ceux qui veulent prendre leur vie au sérieux et donner un sens à leur devenir. Il leur indique des moyens pour poser des choix éclairés, libres et responsables. A travers l'analyse de sept récits bibliques de vocations et sous le regard du Christ, chacun peut progresser dans le discernement. En arrière-fond, une théologie de la vocation assez classique, qui se veut cohérente, claire et affirmative, comme si l'auteur éprouvait le besoin de poser à nouveau les repères que la société contemporaine a brouillés. Le besoin de réaffirmer des identités vocationnelles qui dans le débat actuel ont tendance à se confondre et à se perdre.

Ainsi les vocations à la vie conjugale, au ministère sacerdotal et à la vie consacrée sont présentées comme les trois voies qui font l'objet d'un choix préférentiel. Un choix qui engage

toute l'existence, avec ses exigences propres d'amour, de fidélité, de croissance humaine et spirituelle. En écho au projet de Dieu, ces trois états de vie se diversifient en une multitude de nuances et de synergies fécondes pour la mission ecclésiale.

Sr Marie-Bosco Berclaz

CATÉCHÈSE POUR UN TEMPS DE RUPTURE

Lecture initiatique de l'Évangile de Marc

par Jean-Claude Reichert
Bayard, Paris 2002, 160 p.

Face aux constats d'impasse rencontrés dans la «transmission» de la foi aujourd'hui, l'auteur propose de renverser la perspective habituelle. Au lieu de se dire, «qu'allons-nous leur dire et comment allons-nous-le leur transmettre ?», il s'agit d'interroger les modalités même de la relation pédagogique. Pour ce faire, il nous fait entrer dans l'Évangile de Marc, qui a la particularité d'instaurer une relation pédagogique avec ses destinataires de façon «initiaticque».

La fonction de l'initiation dans les sociétés tribales est de mener l'initié sur un itinéraire qui l'arrache à la sécurité de sa vie habituelle, et de lui faire expérimenter une traversée menant à une transformation de l'être. Le lecteur découvre que l'Évangile de Marc fonctionne d'une façon étonnamment similaire. Une démarche initiaticque ne se soucie jamais de l'acquisition d'un savoir, mais se préoccupe de la per-

sonne, de ce qu'elle devient, de sa capacité nouvelle à accueillir sa vie. Elle ne cherche pas tant à susciter la foi qu'à encourager les hommes et les femmes à s'aventurer dans la vie en croyants.

Ce livre n'offre pas un mode d'emploi mais ouvre des perspectives pour une démarche catéchétique existentielle. Jean-Claude Reichert a piloté la collection *Terres de promesse et chemins d'approche* du service diocésain de la catéchèse de Strasbourg, qui a concrétisé cette démarche.

Karen Maytain

LITURGIE DES MESSES DE SEMAINE

320 propositions pour célébrations et/ou méditation

par Nicolas Savary

A la Carte, Sierre 2002, 370 p.

Les messes de semaine sont souvent menacées par la monotonie ou la routine. Les prêtres célébrants, qui peinent parfois à actualiser l'Évangile ou à adapter les prières, le savent bien. Ce livre leur offre une aide bienvenue et pratique. Pour chaque jour des 52 semaines de l'année, il propose, sur une seule page, un petit commentaire de l'Évangile du jour, dont le message central se retrouve dans des oraisons et une préface bien adaptées. Ces textes, inspirés des meilleures revues liturgiques et autres missels de l'assemblée, constituent une proposition qui répond fidèlement aux exigences de la

liturgie, de la théologie et de la proclamation. Grâce à son format pratique, à sa graphie claire et aérée, le livre est facilement utilisable en public.

Tout en admirant le patient travail de l'auteur, on se réjouit de l'aide qu'il apporte à ceux qui, jour après jour, célèbrent l'eucharistie pour une paroisse ou une communauté.

Pierre Emonet

PRÊCHER OU ESSAYER DE PARLER JUSTE

par André Lendger
Cerf, Paris 2002, 144 p.

Frère prêcheur habitué des artistes, des marginaux et des paroisses de brousse, André Lendger fait ici la théorie de la parole dans le cadre liturgique. Méditer l'Écriture pour livrer la parole qu'elle inspire, pourrait-on résumer. Reste l'essentiel, que l'auteur laisse en filigrane quasi imperceptible, et qui ne va pas de soi : aimer les fidèles à la manière du Christ.

Etienne Perrot

Spiritualité - psychanalyse

LE BIGOT ET LE PÈLERIN À la frontière du psychique et du religieux

par Jean-François Noël
Cerf, Paris 2002, 138 p.

De belles pages vivantes, vivifiantes sur l'Évangile revisité par un moine-psychanalyste, qui n'hésite pas, par ailleurs, à

interpeller la science et sa pertinence à ne pas tenir compte de cette partie indissociable de l'être humain, sa dimension religieuse. «Le religieux est l'empreinte en creux dans l'homme de sa *marque de fabrication* : il a été créé à l'*image* de Dieu. Découvrir cette trace, l'ouvrir à la rencontre, telle est l'œuvre confiée à chaque homme, telle est l'histoire toujours reprise de cette rencontre à laquelle l'homme doit consentir. Et c'est ainsi, de consentement en consentement, que le bigot peut devenir pèlerin.»

L'attitude du bigot est celle de celui qui se fige dans des expériences ne dépassant pas son imaginaire - qu'il a sur lui-même, Dieu et les autres -, ne pouvant ainsi accéder à un ailleurs, expérience du symbolique, faute d'oser traverser le vide, le manque, qui sont sources d'un changement, d'un passage à sa propre dimension spirituelle, celle qui libère.

Josy-Anne Rigotti

RENONCEMENT ET NARCISSISME CHEZ MAURICE ZUNDEL

par Catherine Simonetta
*Saint-Augustin, St-Maurice
2002, 176 p.*

Parce que «Dieu est l'Anti-Narcisse», la rencontre avec lui et avec tout autre exige une désappropriation totale de soi, un renoncement presque absolu. Ce n'est que dans la mesure où l'homme quitte son être biologique, reçu de sa naissance, auquel l'attache un lien narcis-

sique, qu'il pourra devenir lui-même et trouver sa vraie dimension. Tel est un des fondements de l'enseignement de Maurice Zundel.

Mais peut-on se renier soi-même ? Ce narcissisme décrié n'est-il pas simplement attachement à sa propre identité ? Comme si l'élan vers l'autre se faisait au détriment de l'être-homme. Voilà posé tout le problème du renoncement.

Par un travail d'analyse serrée et pleine de finesse, l'auteur cherche à comprendre la pensée de Zundel en la confrontant aux études des pères de la psychanalyse. De fait, elle distingue chez Zundel deux modèles de narcissisme : un narcissisme d'origine, qui se confond avec l'amour de soi, condition de l'amour du prochain - *tu aimeras ton prochain comme toi-même* -, et un autre, vrai enfermement, qui fait écran au précepte de l'amour. Si on ne peut se débarrasser du premier sans se renier soi-même, seul le second est objet de désappropriation. Le langage plus symbolique que technique du théologien prête parfois à confusion. En

Notre enfant n'est pas comme les autres

Une brochure d'insieme adressée aux parents d'un nouveau-né avec un handicap mental

insieme, CP 796, 2501
Bienne, ☎ 032 322 17 14.

levant certaines ambiguïtés inhérentes aux écrits de Zundel, l'étude de Catherine Simonetta en renouvelle la lecture.

Pierre Emonet

Littérature

LA LUMIÈRE ET LES OMBRES

par Fiodor Sologoub
traduit par Christine
Zeytounian-Beloüs
Noir sur Blanc, Montricher
2002, 192 p.

Si vous ouvrez ce livre et en commencez la lecture, soyez prêts à un voyage peu ordinaire... Là où l'auteur va vous conduire, avec ses nouvelles au nombre de treize (dont l'étrange *Fiancée en deuil*), vous n'aurez plus de repères habituels. Les frontières d'un monde connu vont peu à peu s'estomper pour faire place à d'autres horizons où le mal pervers semble régner en maître, où des êtres innocents, des enfants au regard pur, des femmes blessées et abandonnées, des vieillards nostalgiques n'ont d'autre refuge, pour y échapper, que la fuite vers la folie, la mort ou le rêve. Les nouvelles de cet auteur, considéré comme un maître du symbolisme russe, sont mystérieuses et prennent lentement possession de votre imaginaire. Des êtres cruels, habités par la peur les peuplent, une vérité nue, angoissante s'étale, des conflits psychologiques sont étudiés d'une

façon saisissante... Il y a là une sorte de roulement profond qui vous conduit irrésistiblement vers une fin sans espoir. Peu connu en Occident, Fiodor Sologoub, né en Russie en 1863, y meurt en 1927, après une vie de misère dont on semble en percevoir l'écho de nouvelle en nouvelle.

Marie-Luce Dayer

LES SEPT NUITS DE LA REINE

par Christiane Singer
Albin Michel, Paris 2002,
194 p.

La reine, c'est la narratrice. Un titre que lui a attribué son enfant peu avant sa mort. Les nuits, ce sont sept souvenirs qui remontent dans sa mémoire. Femme vieillissante, elle assiste sa mère en agonie qui lui révèle un secret, qu'elle avait du reste déjà deviné. Elle n'est pas la fille de son père, mais celle d'un amant passionnément aimé. Cette révélation va lui faire remonter le temps. Première nuit : Berlin 1944, une femme traînant sa fille avec elle traverse les rues en flammes pour revoir une dernière fois son amant condamné à mort. Deuxième nuit : une fillette délaissée par une mère un peu volage, trop belle et trop séductrice, attend avec souffrance ses retours et ses marques de tendresse. Adolescence : éveil de l'amour passion... Puis maternité, deuil, détachement... Ces sept nuits sont comme les âges de la vie -

si chers à l'auteur -, évoquées ici pour rappeler les méandres que doit traverser, encore et encore et de tant de manières, un être humain avant de devenir ce qu'il est. Engendrement de l'homme pourrait en être le sous-titre...

Le style est magnifique, envoûtant. Si vous craignez la séduction, ne lisez pas ce livre, car vous n'y échapperez pas ! Mais si la musique des mots, si la beauté des images évoquées, la maturation d'un être vous attirent, alors, ouvrez-le, vous ne le regretterez pas.

Marie-Luce Dayer

MEURTRES EN SÉRAIL

par Abdessemed Charaf
Métropolis, Genève 2002, 284 p.

Sous les apparences d'un roman policier, ce livre nous conduit dans les arcanes d'une société qui ne fonctionne que par le biais des dessous, des magouilles, des tricheries, des chantages... La corruption en un mot.

L'auteur est Algérien, médecin et journaliste, et la vie algéroise qu'il dépeint lui est familière. C'est sur un ton dérisoire qu'il va nous montrer la population de son pays, mettre en scène un monde qu'il connaît du dedans : celui d'un grand hôpital, puis celui de la police, de l'administration et d'une mosquée. Les meurtres en série ne sont en fait qu'un prétexte pour décrire une société en grand désarroi.

Marie-Luce Dayer

Archambault Elisabeth : Victor Hugo. «Une âme aux mille voix». *Signe, Strasbourg 2002, 184 p.*

Balthasar Hans Urs von : La prière contemplative. Réédition. *Parole et Silence, Paris 2002, 286 p.*

Beukelaer Eric de : L'Eglise de Judas. Essais sur les erreurs, fautes et péchés commis au nom de l'Eglise au cours de son histoire. *Fidélité, Namur 2002, 144 p.*

Bouvier Thomas : Demoiselle Ogata. *Zoé, Carouge 2002, 176 p.*

Bruguès Jean-Louis : Précis de théologie morale générale. Tome 2 : Anthropologie morale (Volume I). *Parole et Silence, Paris 2002, 184 p.*

Charguéraud Marc-André : Les papes, Hitler et la Shoah. 1932 - 1945. *Labor et Fides, Genève 2002, 168 p.*

Chouvy Pierre-Arnaud : Les Territoires de l'opium. Conflits et trafics du Triangle d'or et du Croissant d'or (Birmanie, Laos, Thaïlande et Afghanistan, Iran, Pakistan). *Olizane, Genève 2002, 540 p.*

Collectif : [37996] La Terre vue du Sud. *Olizane, Genève 2002, 128 p.*

Dalrymple William : Dans l'ombre de Byzance - sur les traces des chrétiens d'Orient. *Noir sur Blanc, Montricher 2002, 496 p.*

Delachet-Guillon Claude : Birmanie, côté femmes. *Olizane, Genève 2002, 304 p.*

Dupuis Jacques : La rencontre du christianisme et des religions. De l'affrontement au dialogue. *Cerf, Paris 2002, 410 p.*

Emprin Gil : Les carnets du capitaine Bulle. L'homme derrière la légende. *La Fontaine de Siloé, Montméliant 2002, 192 p.*

Ermite Camaldule : Eloge de l'enfouissement. La spiritualité des ermites camaldules de Monte Corona. *Parole et Silence, Paris 2002, 126 p.*

Forthomme Bernard : La folie du roi Saül. *Seuil, Paris 2002, 284 p.*

Gay Jean-Jacques : Les psaumes. *Jan Amos Komensky, sans lieu 2001, 226 p.*

Gilliand Denise, Maillard Alain : Gangsterino ou la part du destin. Vie et destin d'Angelo Donadoni. *Factuel, Paris 2002, 160 p.*

Grandjean Jean-Pierre : La Birmanie du Bouddha. *Olizane, Genève 2002, sans pagination.*

Jollien Alexandre : Le métier d'homme. Essai. *Seuil, Paris 2002, 96 p.*

Latour Bruno : Jubiler - ou les tourments de la parole religieuse. *Seuil, Paris 2002, 208 p.*

Leplay Michel : La Bible entre le culte et la culture. Vingt siècles de vitalité et de résistance. *Moulin, Poliez-le-Grand 2002, 92 p.*

Meschonnic Henri : Au commencement. Traduction de la Genèse. *Desclée de Brouwer, Paris 2002, 376 p.*

Meyer Conrad Ferdinand, Sauvageat François : Les souffrances d'un enfant (1), suivi de : Conrad Ferdinand Meyer ou le dévoilement mélancolique (2). *Economica, Paris 1997, 112 p.*

Mottu Henry : Dietrich Bonhoeffer. *Cerf, Paris 2002, 220 p.*

Mützenberg Gabriel : Foi d'historien. Chronique d'une vie. *Labor et Fides, Genève 2002, 178 p.*

Pesch Rudolf : La primauté dans l'Eglise. Les fondements bibliques. *Cerf, Paris 2002, 172 p.*

Poupard Paul : «Ce pape est un don de Dieu !» *Plon, Paris 2001, 192 p.*

Reymond Bernard : Sur la trace des théologies libérales. Un demi-siècle de rencontres, de lectures et de réflexions. *Van Dieren, Paris 2002, 204 p.*

Riley Gregory J. : Un Jésus, plusieurs Christs. Essai sur les origines plurielles de la foi chrétienne. *Labor et Fides, Genève 2002, 226 p.*

Rosny-Farge Martine de : La petite fille du lac. Souvenirs lémaniques. *Cabédita, Yens sur Morges 2002, 208 p.*

Stiewe Martin, Vouga François : Le sermon sur la montagne. Un abrégé de l'Evangile dans le miroitement de ses interprétations. *Labor et Fides, Genève 2002, 302 p.*

Tamian-Kunégel Isabelle : L'avortement et le lien maternel. Une autre écoute de l'interruption de grossesse. *Chronique Sociale, Lyon 2002, 140 p.*

Thomas Pascal, Bourgeois Henri, Lacroix Roland : Baptiser. Diverses manières de baptiser aujourd'hui. *L'Atelier, Paris 2002, 208 p.*

Zermatten Jean : Tribunal des mineurs. Le petit tailleur et autres histoires de galère. *Saint-Augustin, St-Maurice 2002, 180 p.*

Nous partageons la même terre,
Nous partageons la même joie de vivre,
l'affliction et la souffrance.
Nous partageons l'émerveillement
des semailles et de la récolte du fruit
de notre terre commune.
Nous partageons un même pain
dans nos foyers.
Nous partageons la fête pour le vin.
Nous partageons la foi commune
dans le Christ, notre Sauveur.
Mais nous ne partageons pas encore
la même table dans nos églises.
Pourquoi, Seigneur, pourquoi ?
Dieu d'unité, fais que la table
de la réconciliation devienne
la vraie table de l'unité
pour l'amour du Royaume des cieux.

Per Harling (Suède)

Tous actionnaires ?

Tous responsables ?

Nous sommes tous actionnaires. Parfois directement en détenant des titres. Parfois même sans le savoir, au travers de notre 2ème pilier ou de parts de fonds de placements. Nous sommes donc tous devenus propriétaires d'entreprises.

En notre nom, des décisions sont prises.

ACTARES encourage nos entreprises à orienter leurs activités selon des critères éthiques, sociaux et écologiques.

ACTARES

Actionnariat pour une économie durable
AktionärInnen für nachhaltiges Wirtschaften

Association suisse à but non lucratif ouverte à toute
personne détentrice directement ou non d'actions.

Talon à renvoyer à:

ACTARES

CP 171

1211 Genève 20

tél. 022 733 35 60

fax 022 733 35 80

secretariat@actares.ch

www.actares.ch

Je souhaite devenir membre

Je souhaite plus d'informations

Nom _____

Adresse _____

NPA/localité _____

e-mail _____